

L'écho de l'étroit chemin

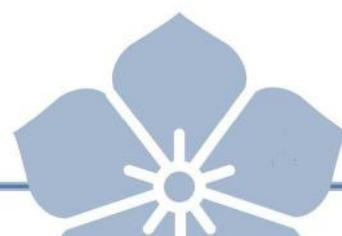
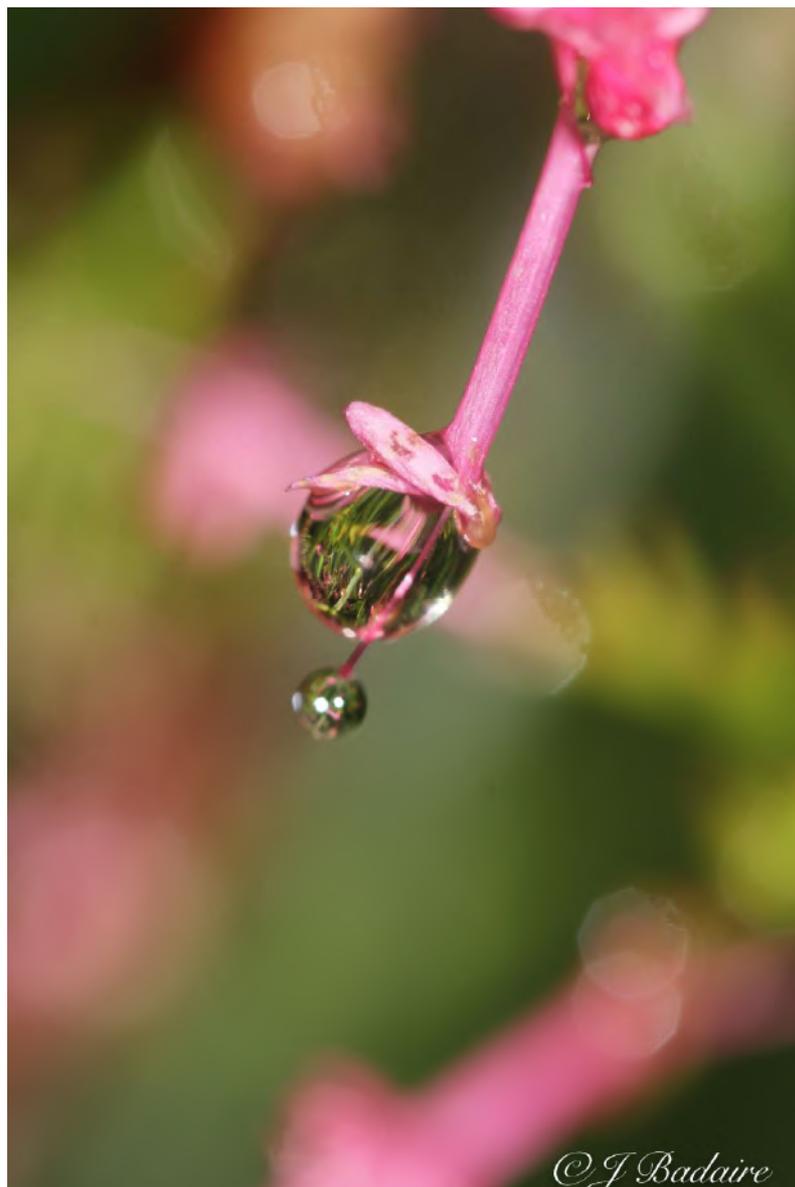
Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°26 - Août 2018

(Une) couleur



L'écho de l'étroit chemin



L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°26 - Août 2018



Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : (Une) couleur

- Outre mère, *Germain Rehlinger* p. 5
- L'anniversaire, *Cristiane Ourliac* p. 9
- Améthyste, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 11
- Incarnat, *Monique Leroux Serres* p. 13
- Couleurs, *Nicole Pottier* p. 17
- La Java bleue, *Régine Bobée* p. 19
- Le pays aux millions d'éléphants, *Isabelle Freihuber* p. 21



© J Badaire

Thème libre

- Vent fou des Balkans, *Hélène Phung* p. 23
- Mon Eurydice, *Françoise Kerisel* p. 25

Haïbun bref

- Je suis la dernière abeille, *André Cayrel* p. 27



L'écho de l'étroit chemin

Coups de cœur

- Couleurs, de Nicole Pottier, par *Monique Merabet* p. 29
- Vent des Balkans, d'Hélène Phung, par *Danièle Duteil* p. 30

Appel à textes : haïbun, tanka-prose p. 31

Autour du haïbun, *Danièle Duteil*

- Atelier haïbun liés p. 33
- Haïbun, bref tour d'horizon p. 37

Article

- Qu'est-ce que le haïku ? *Alain Kervem* p. 45



Photographie J. Badaire

Livres

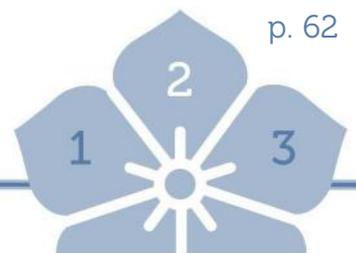
- Alice au jeu du portrait chinois, haïbun de Françoise Kerisel, *Monique Merabet* p. 47
- Le lustre des cerises, haïbun de Roxanne Lajoie, *Danièle Duteil* p. 50
- La vieille 4L sert de remise aux prunes bleues, haïbun de Christophe Jubien, *Monique Leroux Serres* p. 54

La vie de l'AFAH

- Nos adhérent.es ont du talent : Publications p. 59
- Annonces et rendez-vous p. 61

Adhésion

p. 62





Plus d'oiseaux
Sur le toit de cuivre rouge
Trop chaud

*Kisu*¹

Course des saisons...

Alors que la mi-août déploie déjà ses aubes monochromes sur le silence des battures, les auteur.es de haïbun et artistes présent.es dans ces pages se sont donné rendez-vous autour du thème « (Une) couleur » : le bleu, le jaune, le violet, le rouge, les ors... déclinent ici à l'envi les quatre éléments, air, eau, feu et terre.

Trois poètes ont préféré s'exprimer sur un thème libre autour de la passion des oiseaux, des relations humaines privilégiées, ou de la santé de notre planète.

Le jury, composé de Monique Merabet, Gérard Dumon et moi-même, a sélectionné deux coups de cœur, saluant le talent de Nicole Pottier dans « Couleurs », et celui d'Hélène Phung, dont le souffle n'a d'égal que celui du « Vent des Balkans ».

Un atelier haïbun et un texte faisant le point immédiat sur ce genre mixte viennent compléter ce numéro, ainsi qu'un article d'Alain Kervern posant la question « Qu'est-ce que le haïku ? »

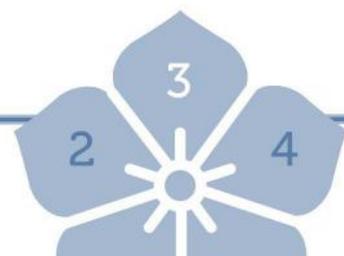
Le tout est complété par les habituelles pages « Lectures », offrant des recensions de recueils de haïbun, et par les annonces : un week-end « écriture » est à nouveau envisagé par l'AFAH pour mars 2019.

Le site Wiféo permet maintenant un tirage papier de la revue. Aussi, *L'écho de l'étroit chemin* n° 26 se présente-t-il un peu différemment des précédents : les premières pages changent d'aspect afin que le sommaire ne se retrouve pas en couverture.

Visuellement, la revue est toujours finement agrémentée par les encres ou aquarelles de Brigitte Briatte, tandis que Jacqueline Badaire laisse entrevoir, au fil des pages, son talent de photographe. Qu'elles soient vivement remerciées, ainsi qu'Alain Kervern, Monique Leroux Serres et Monique Merabet pour leurs contributions respectives, sans oublier les différent.es auteur.es.

Bonne fin d'été !

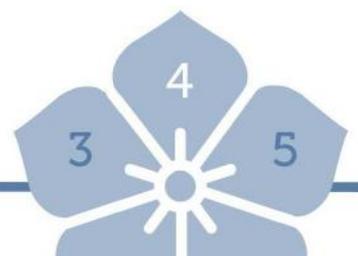
1. In *Fourmis sans ombre - Le livre du haïku* : Anthologie promenade par Maurice Coyaud, Phébus libretto, 1999. ISBN : 2-85940-586-0.



L'écho de l'étroit chemin



Brigitte Briatte : *La femme en bleue*, aquarelle



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Outre mère

La première fois qu'il avait vu le ciel c'était dans les yeux bleus de sa mère. Il aimait cette couleur autant qu'elle. Quand elle s'en alla il se dit que c'était la couleur de l'éternité. Puis il découvrit d'autres bleus, celui du lac, des collines en arrière-plan, des riches étoffes et tentures. Est-ce pour approfondir toutes ces nuances qu'il devint peintre ?

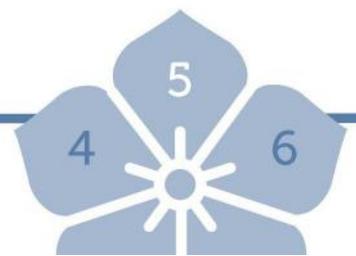
Levé du bon pied
tout paraît plus bleu
même le firmament

Le sculpteur lui avait adressé un message, proposé une offre, à lui le peintre banni, chassé de la cour. Un riche bourgeois avait passé commande d'une Vierge à l'enfant sculptée et d'une Résurrection peinte. Un résumé de la vie, pour le croyant du moins. Il voulait offrir l'ensemble à la collégiale de sa ville.

Le projet l'intéressait. Il voyait déjà tous les dégradés de bleu du ciel, colorés de gris, de rose ou d'orange, les personnages dans leurs postures. Il lui faudrait aller dans cette ville minière se ravitailler en pigments et faire des esquisses. Les mineurs attablés, les filles des tavernes lui serviraient de modèles. Il avait prévenu le sculpteur, il traiterait le sujet de façon réaliste : le Christ, Marie Madeleine, Marie la mère de Jacques et Salomé ressembleraient aux humains avec toutes leurs faiblesses. Pas de visages de saint, d'angelot, pas de ciel tapissé de feuilles d'or.

Entre tournesols
et chardons bleus
une croix

Arrivé à la cité minière, il se rendit directement chez ce vendeur de minéraux ; sa boutique était la mieux achalandée de tout l'arc rhénan. Il ne pouvait s'offrir quelques grammes de lapis-lazuli, aussi chers que l'or. Tant pis pour l'outremer ! Il acheta donc du carbonate de cuivre, du pastel et s'approvisionna en autres pigments, même ce vert pâteux qu'il détestait. Les mines produisaient certes du cobalt mais personne ne savait l'utiliser comme colorant.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

IKB¹ bleu de Klein
l'unité absolue dans
ses monochromes

À la taverne il commanda du pain au jambon avec une pinte et sortit feuilles et fusain. D'un geste il demanda à un mineur s'il pouvait faire son portrait et dessiner ses mains calleuses. Il montra le résultat à l'homme qui sourit avec fierté. De la servante il esquissa la longue chevelure blonde et les drapés de la robe. Elle se demanda s'il s'intéressait à elle. Il se sentait à l'aise dans ces endroits simples, sans courtisans. Il paya et sortit satisfait de ses études. Dans les entrailles de la mine, sous l'éclat des cristaux, il serait bien descendu admirer ces hommes espérant le filon d'argent. Comme le sculpteur, le graveur, chercher la réponse dans le ventre de la matière.

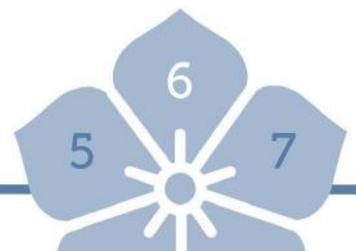
Tailler convoier
concasser trier laver
pour une pépite

Dans son atelier il broya d'abord le carbonate de cuivre pour obtenir du bleu azurite. Il assembla les planches de tilleul qui seront le support du tableau, et y appliqua ce blanc de sa préparation secrète. Quelques jours plus tard il reproduisit le thème au fusain et à la sanguine : Marie Madeleine encore éplorée, les deux Saintes Femmes dubitatives devant le tombeau vide, le Christ vainqueur de la mort, et Dieu trônant devant l'assemblée des anges. Certains semblaient diaboliques, tant il aimait détourner le sujet et brouiller les pistes. Pendant quelques jours il fit des retouches.

Ce qui lui plaisait c'était la couleur. Il prépara la tempera à l'œuf et commença par les bleus du ciel. Toutes ces nuances, cyan, turquoise, céruléen, persan ... certains qualificatifs n'existaient pas encore. Son ciel avait la profondeur de l'au-delà, où se reflétaient des astres mystérieux. Mais il était aussi menaçant, comme si la résurrection du Christ n'effaçait pas les doutes.

« L'autre Marie » ressemblait de plus en plus à sa mère vieillissante, Marie Madeleine à la servante et le visage du Christ à celui du mineur souriant. La douleur, l'émerveillement étaient ceux des hommes.

1. IKB : International Klein Blue.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Sur le cierge
poser l'éteignoir
odeur de silence

Depuis ses déboires à la cour, il effaçait ses traces : il ne signa pas de son nom mais d'un nom d'artiste. Le sculpteur lui versa sa part ; il le laissa installer l'ensemble à la collégiale selon les vœux du commanditaire. Il ne traîna pas dans la ville. Le lendemain très tôt il partit, juste une pensée pour la serveuse aux cheveux d'or. Le bleu ciel était parfait.

Kind of blue¹
me revient en boucle
le bleu c'est la note Si

Germain REHLINGER (France)

1. *Kind of blue* : album de Miles Davis.



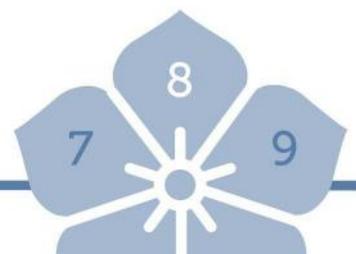
L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Brigitte Briatte : *Bleus profonds* : encres, 2013



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



L'anniversaire

Alice et papa discutent au salon.

- C'est l'anniversaire de maman demain et je ne sais pas quoi lui offrir dit Alice.
- Tu pourrais offrir quelque chose que maman aime bien lui propose papa.
- Maman aime le jaune, mais je ne peux pas lui offrir du jaune.
- Peut-être quelque chose de jaune ? dit papa.
- Maman aime le soleil qui est jaune, je ne peux pas lui offrir le soleil.
- Quoi d'autre de jaune ?
- Maman aime les bijoux en or, mais c'est trop cher, soupire Alice.
- Peut-être autre chose de jaune ?
- Ah ! oui ! je sais dit Alice.

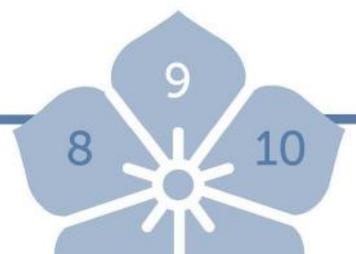
Elle sort de la maison et va au jardin. Elle revient avec une belle courge jaune qui a poussé dans le potager.

terre retournée
la courge éclaire la bruine
envol du merle

- Je voudrais encore offrir à maman quelque chose qu'elle aime bien, dit Alice.
- C'est une bonne idée pour un cadeau, dit papa.
- Maman aime le bleu, mais je ne peux pas lui offrir du bleu.
- Peut-être quelque chose de bleu ? dit papa.
- Maman aime la mer qui est toute bleue, mais je ne peux pas lui offrir la mer.
- Quoi d'autre de bleu ?
- Maman aime les yeux bleus mais c'est impossible à offrir, constate Alice.
- Peut-être autre chose de bleu ?

Alice réfléchit.

– Oui j'ai trouvé ! Elle va sur la terrasse derrière la maison et cueille une belle grappe de raisin de la treille.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Maintenant Alice a une courge jaune et une belle grappe de raisin à offrir à sa maman.

– Maman aime aussi le rouge dit Alice.

– Oui le rouge quelle bonne idée, dit papa.

– Mais je ne peux pas lui offrir du rouge.

– Tu peux chercher quelque chose de rouge, dit papa.

– Bien sûr, dit Alice, maman aime bien le feu des volcans, mais je ne peux pas lui offrir, c'est trop dangereux.

– Quoi d'autre de rouge.

– Maman aime les belles voitures de course toutes rouges, mais ça aussi je ne peux pas lui offrir.

– Qu'y a-t-il encore de rouge ?

Alice regarde le jardin par la fenêtre.

– Ah ! j'ai trouvé quelque chose de rouge. Alice grimpe dans le pommier pour cueillir une grosse pomme bien rouge.

– Maman aime beaucoup les pommes rouges, dit Alice

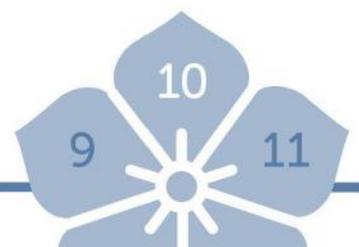
silence au verger
le jeune merle entame
une pomme

– Quel beau cadeau, dit papa.

– C'est magnifique, dit Alice, j'ai une courge jaune, du raisin bleu et une grosse pomme rouge.

Elle sort sa boîte de couleurs et son pinceau, et commence une peinture pour l'anniversaire de sa maman qui aime le jaune, le bleu et le rouge.

Cristiane OURLIAC (France)



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Améthyste

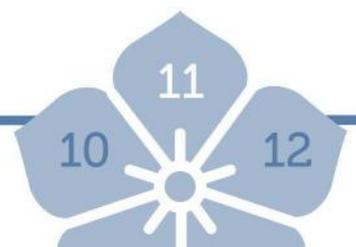
Depuis longtemps je porte de longs pulls violets à col roulé, lisses au toucher, des jupes à volant violettes, elles aussi ; j'aime les bouquets de colchiques « couleur de cerne et de lilas », comme l'automne, saison préférée de Guillaume Apollinaire. Si les bruyères fleurissent sur les pentes des collines à l'orée de l'hiver, si leurs brins violacés ornent les tombes – nous ne nous verrons plus sur terre, écrit le poète –, si le mauve symbolise le demi-deuil, la teinte délicate annonce également le printemps, anémones au creux des bois, glycines des tonnelles, cistes de la garrigue, violettes près des sources, sans oublier les arbres de Judée dans les jardins. Violet pâle du printemps, violet foncé de l'automne.

Fenêtre ouverte
se pencher pour la cueillette
d'un bouquet champêtre.

Mes saveurs de prédilection ? Violettes encore. Friandises toulousaines, juteuses framboises, succulentes myrtilles des Cévennes et des Vosges, légers fruits des sous-bois. J'ajoute la mûre et le cassis dont la variante alcoolisée fut immortalisée par un chanoine bourguignon. Je mentionnerai la prune, et son eau de vie, puis je me laisserai guider par Apollinaire :

« Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme »
un vin ni noir ni rouge mais bien violâtre, teinte forte du sang de la vigne. Après les alcools, les parfums ont le pouvoir d'enivrer.

Montagne de Lure
sillons violets des lavandes
bientôt distillées.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Les couleurs naturelles me mènent aux teintures christiques, au camail de l'ecclésiastique, pèlerine d'un violet pourpre sur les épaules de l'évêque qui arbore l'anneau d'améthyste, des coloris symbole de spiritualité. Présentation de mode religieuse infiniment gracieuse. Un souvenir surgit, celui d'un des moments les plus intenses, les plus brûlants, les plus secrets de ma vie. J'étais alors une jeune femme qui relevait juste de couches. Dans ma boîte aux lettres, un prospectus m'invitait à débiter une activité de gymnastique douce, dans une maison pour tous, près de chez moi, un genre de yoga qui paraissait offrir détente, délasserment. Je ne tardais pas à m'y inscrire, à goûter la lenteur des mouvements, les instants de méditation propices au relâchement, la voix de l'animatrice d'origine coréenne qui évoquait un feu imaginaire. Au bout de quelques séances, la révélation : une vague de chaleur immense m'envahit, une lueur au centre de mon être, une irradiation soudaine, illumination violacée, rutilante, comparable à celle de l'ampoule rougeoyante, palpitante qui signifie présence réelle de Dieu dans les églises, Saint Sacrement dans un tabernacle précieux. De pieuses histoires hantaient ma mémoire, celles d'enfants de chœur qui emportaient une fiole lumineuse en leur sein (corps et sang du Christ) afin de la soustraire à des violences sacrilèges, au péril de leur propre vie. La sensation était d'une intime douceur, d'une densité inouïe. Impression de bonheur profond, foyer qui chauffait, brasier qui ne se consumait pas dans mon corps vivant, dans mon âme exaltée – si l'âme existe.

J'ai continué l'activité sans jamais retrouver une telle plénitude, une telle coloration violette et brillante en mon esprit comblé... couleur ardente, ferveur insolente. Mais cette couleur est aussi celle de l'amour humain, passion partagée dans *La Chartreuse de Parme* ou désir inassouvi chez Guillaume Apollinaire :

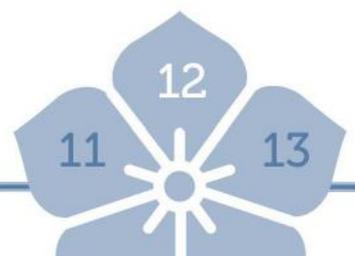
*La dame en robe d'ottoman violine
Et en tunique brodée d'or (...)
Elle était si belle
Que tu n'aurais pas osé l'aimer.*

Contemplation, muette adoration.

En Rimbaud se fondent l'élan amoureux et l'effusion divine, je laisserai à l'homme aux semelles de vent le mot de la fin :

O l'oméga, rayon violet de ses yeux !

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Incarnat

Si toutes les roses
étaient de la même couleur
j'irais moins au jardin

Toutes les roses ne sont pas rose incarnat !

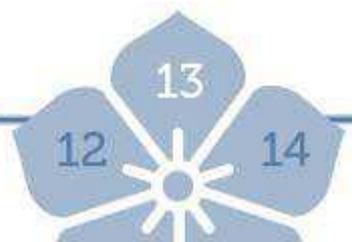
Les rosieristes passionnés déploient une créativité infinie pour faire naître toutes sortes d'hybridations possibles, jamais vues... Le rare est toujours le plus recherché.

Et l'on contemple un blanc crème ourlé de rose carmin, un rose neyron pâle, un jaune canari bordé de carmin, un corail largement strié de rouge, un jaune mimosa, un orange indien bordé de rouge piment, un rouge cardinal clair, un chaud orange de Tanger suffusé vermillon, un rose magenta, un rose aurore à l'avvers des pétales et rose vénitien au revers, un étincelant rouge groseille vif, un blond rosé, un velours pourpre irisé de cramoisi avec des reflets noir bleuté, un jaune ocré suffusé d'orange, un pourpre solférino à revers argenté, un jaune ambré, un blanc crème à liseré rouge amarante, un gai orange capucine, un rose bengale, un orange très clair bordé de rose pâle, un éclatant vermillon orangé, un blanc verdâtre suffusé vieux rose bronze, un tendre jaune citron à vigoureux rouge fraise, un blanc pur, un rose ombré d'écarlate, un rouge velouté très foncé qui donne l'illusion d'une fleur noire, un rose saumon au revers crème argenté, un mandarine, un mauve lavande, un rouge à cœur blanc, un rose de Chine à l'avvers et blanc crème au revers, un rouge géranium vif sur le pourtour et jaune primevère au centre, un jaune chaud nuancé de pêche et d'abricot, un délicat rose perle poudré de rose carmin...

Toutes les roses ne sont pas rose incarnat.
Et toutes les carnations ne sont pas roses.

Mais nommer les couleurs des humains n'est pas chose simple.

L'Histoire a enfanté tant de préjugés, de classements, de disparités, selon la couleur des peaux !



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Michel Tournier, dans l'un de ses romans, raconte que les rois mages qui se prosternèrent devant la crèche voyaient chacun le bébé avec une couleur de peau comparable à la sienne.

Par quels mots pourrait-on décrire son teint ?

Descendants des pays esclavagistes, nous sommes restés très empêchés sur le sujet. Certains termes comme « nègre » ou « chocolat » sont devenus tabous, car trop lourds des préjugés raciaux et méprisants...

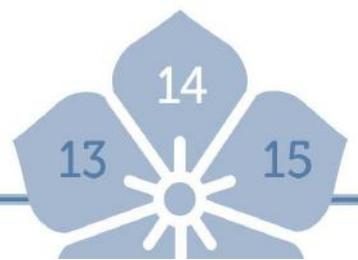
Aujourd'hui encore, certains mots restent sujets à débat, comme la récente polémique autour de la mode du « nude » pour les fonds de teint et les vêtements fluides. Le mot « nude » désigne une teinte dite « chair » entre le rose poudré et le beige.

Or, comme les roses, les humains ne sont pas tous roses et présentent une palette de nuances de peau illimitée.

Il faut aller dans les pays de grands métissages, comme le Brésil par exemple, pour trouver une plus grande variété dans la dénomination des teints.

C'est d'ailleurs une artiste brésilienne – est-ce un hasard ? – la photographe Angelica Dass, qui s'est lancée depuis 2012 dans un inventaire chromatique de l'humanité, un gigantesque nuancier nommé « Humanae ». L'artiste tire le portrait en couleur de très nombreux individus, tous volontaires, en utilisant les normes classiques de la photographie anthropologique et du portrait légal. Mais la couleur unie du fond de chaque portrait est déterminée à partir d'un échantillon pris sur le visage du modèle. Pour échapper à toute idée de classement, les coloris sont désignés sous chaque portrait par le sigle de la marque Pantone : quelques chiffres et quelques lettres.

Par cette œuvre impressionnante, toujours « in progress », Angelica Dass souhaite mettre à mal le stéréotype du clivage noir/blanc et montrer l'infinie diversité des teints des humains.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Peut-être faut-il en passer par cette étape, pour un jour pouvoir parler de la couleur des hommes avec un vocabulaire aussi riche et poétique que celui des roses, en chacune de ses apparitions unique et éphémère ?

Auréolé d'or
dans sa couverture de survie
le bébé migrant

Monique LEROUX-SERRES (France)



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Brigitte Briatte, *Coquelicots fantaisistes*, aquarelle

L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Couleurs

Dans sa vie, il pleuvait, il ne faisait que pleuvoir. Triste Macondo où l'on purge cent ans de solitude... Un jour, pour s'évader du quotidien et de sa monotonie, il décida de peindre. Il enfila une vieille blouse, rassembla couleurs et pinceaux et barbouilla une palette. Puis il commença à peindre les vitres de la fenêtre.

Comme il rêvait d'immensité, il dessina la mer. Il choisit un bleu profond, le bleu maritime. Un bateau à voile blanche apparut bien vite car le vent soufflait toujours très fort. On ne voyait ni rivage, ni aucune plage de sable fin. Rien qui limitât son imagination. Il voulait dépasser les marges, mais il se heurta au cadre.

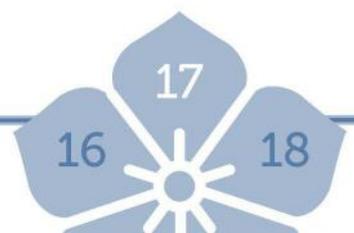
Il peignit alors une abondante chevelure verte comme les algues. Tous ses désirs inachevés, ses rêves inassouvis, tout ce trop plein de fantaisie se déversait maintenant dans son tableau en une cascade infinie. Alourdi par le poids des souvenirs, il peignait la nostalgie des jours d'autrefois, mèche après mèche.

Se rappelant les réalisations heureuses de sa jeunesse, il ajouta quelques teintes plus claires, figurant des fils clairsemés dans cette masse verte et brune. Son petit voilier filait toujours au fond de l'horizon. C'est alors que se profila doucement un arc-en-ciel, dans des tons pastel. Il sautait de couleur en couleur comme dans les cases d'un jeu de marelle.

Dehors le soleil brillait. Il ouvrit la fenêtre et huma l'odeur fraîche de la terre humide et chaude. Il cligna des yeux en voyant l'azur étincelant après la pluie. Il lui semblait voir s'ouvrir les portes du Ciel.

couleurs estivales -
dans l'atelier du peintre
palette abandonnée

Nicole POTTIER (France)



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



© J Badaire

Jacqueline Badaire : *Reflets*

L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



La Java bleue

À la sardine ! À la sardine ! Sur les quais d'un port de Bretagne encore plongé dans les gris-bleus d'un petit matin frisquet, les cris des marchands résonnent d'un banc à l'autre, les poissons aux ventres brillants scintillent dans l'air vif. C'est encore marée haute.

Pêchés ce matin
les tourteaux de la Trinité
envie de muscadet

Le Forban, qui a terminé de décharger sa pêche, s'apprête à repartir lorsque, du bout du quai, une voix entonne *La Java Bleue*. C'est Alban, le vieux loup de mer, qui se réveille ; il a encore dû dormir à la belle étoile sur un banc depuis hier minuit, quand Georgette a fermé son café, la Marée Bleue.

- Faut que t'arrêtes de picoler, Alban ! T'es lourd, là ! râle le patron du rafiote.

- Vivement c'soir qu'on s'couche, grogne l'Alban en se laissant tomber sur une galette de cordages. Tiens, je vas m'en griller une...

Il avait quitté sa ferme, fier comme Artaban, dans sa vareuse rouge vif, sac au dos. Son père et son frère l'avaient accompagné au port pour sa première campagne de pêche, son premier voyage. Il voulait faire marin. Il était bien naïf, le petit mousse !

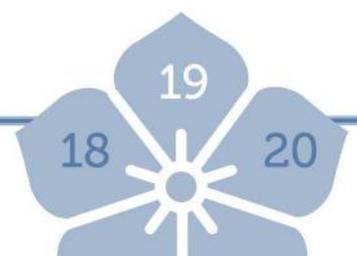
À peine sorti du port, il avait eu un mal de mer à lui faire passer l'envie de remettre le pied sur un bateau.

- Allez la bleusaille, c'est la mer qui rentre ! Ça va passer...

Et puis il s'y était fait, au tangage, au roulis, aux manœuvres et aux couchettes étroites qu'on occupait à tour de rôle.

Coup de tempête
du phare au cimetière
il n'y a qu'un pas

Rentré à terre, il était tout fier d'avoir vaincu ses peurs et sa nausée. Mais une surprise l'attendait : pour fêter ce baptême, le patron lui offrait un autre voyage, au bout du quai, celui-là : une virée au Force 4, la maison de passes bien connue des équipages de commerce et de navale, d'ici et d'ailleurs. Passage obligé : il dut s'y plier.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Il choisit une petite brune frisée : elle ressemblait à sa payse qu'il n'avait jamais encore touchée. Tout intimidé, il la laissa manœuvrer. Quand il redescendit, ne sachant s'il avait passé l'épreuve, on l'attendait. La petite brune frisée lança à la cantonade :

- Il était bien naïf, vot' compagnon !!
- C'est un bleu, gloussaient les autres. Ça va aller, la bleusaille, ça va passer...

Tables de cafés
sous les parasols bavards
l'apéro prend l'air

Alban n'était plus un bleu. Pourtant jamais il n'avait guéri de cette naïveté, cette nostalgie, ce besoin de tendresse... Mais les promesses, on ne les tient pas toujours. Alors il boit, l'Alban, du vin bleu qui le fait chanter sous les étoiles et s'endormir heureux en rêvant d'un foyer, d'une mère, d'un sein chaud où poser sa tête fatiguée.
C'est la Java bleue, la java la plus belle...

Murmure de pluie
les toits de zinc bleuissent
les hortensias

Régine BOBÉE (France)



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Le pays au million d'éléphants

Premier jour

La ville scintille sous un soleil de feu. Il semblerait qu'il se soit répandu en une fine poussière d'or sur les temples séculaires et les milliers de bouddhas. Le précieux métal, symbole de pureté, est éblouissant, si loin du gris de l'hiver parisien, laissé derrière moi.

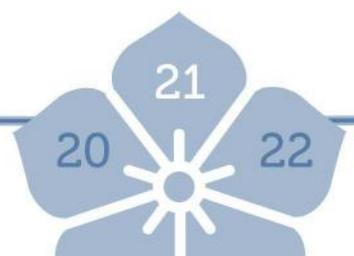
Au fil des heures, une chaleur de plomb s'abat sur la ville. Je trouve refuge dans la pénombre d'un temple, là où Shakyamuni, immense, le regard baissé, apaise la fièvre. Il respandit d'une lumière dorée, si étincelante qu'on le croirait ruisselant d'eau. À ses pieds, fleurs et fruits rivalisent de couleurs. Dans ce lieu hors du temps, où règnent le silence et les effluves d'encens, tout n'est que paix.

Plus tard, au coucher du soleil, l'horizon se pare d'un voile d'or miroitant dans les eaux du Mékong, où s'égarèrent encore quelques pirogues. Dans la journée, le grand fleuve vibre de vie. Les enfants s'y baignent, les pêcheurs attrapent le poisson, les orpailleurs cherchent paillettes et pépites, des boutiques flottantes y naviguent, des familles entières habitent des maisons sur pilotis.

petit bambin
cramponné à la barque
les fesses à l'air

Dernier jour

Il est tôt. L'air est encore frais. Sur le trottoir de la grande rue, des hommes et des femmes attendent, accroupis, offrandes à terre. Lentement, sous le blanc laiteux du ciel, chemine un défilé de jaune et d'orange. Ce sont les robes couleur safran, proche de celle de l'or, que revêtent les jeunes bonzes allant, pieds nus et silencieux, quêter leur nourriture.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

Ce rituel matinal s'accompagne d'un geste bienveillant. Les moines font eux-mêmes l'aumône d'un peu de nourriture aux enfants nécessiteux qui les suivent, un sac en plastique à la main. Parfois, le visage de l'un d'eux s'illumine d'un sourire. Le sourire du Bouddha ?

plus précieux que l'or
les petits grains de riz blanc
au creux de sa main

Isabelle Ypsilantis (France)



Jacqueline Badaire : *Pavot d'Islande*

L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"



Vent des Balkans

Vent fou des luzernes
Au loin les vagues moutonnent
Jusqu'aux ailes des mouettes

Nous sommes sur les routes encore, vieux fous déboussolés ou peut-être, au contraire, trop aimantés par un pôle dont nous cherchons indéfiniment la trace.

Comme les chemins nous ressemblent et nous-mêmes comme nous ressemblons à ce qui nous tenaille, nous pousse sans cesse hors de nous !

Ce soir, un bout de lune minuscule éclaire le rivage sur lequel nous nous sommes posés, pareils aux oiseaux que nous traquons d'un bout à l'autre des Balkans, de l'Albanie à la Macédoine, des frontières de la Bulgarie à la Grèce.

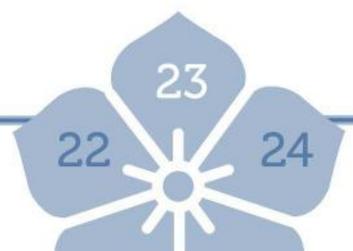
À moins que ce ne soient les oiseaux qui nous cherchent, nous appâtent de leurs envols majestueux, de leurs poses de danseurs graciles, pour mieux nous ravir ? Mais dans ce cas, où nous emmènent-ils ? Vers quelle exubérante promesse ou quelle simple issue de voyage ?

En route, nous glanons les indices, les recueillons comme de saintes reliques. Sans doute, un message est-il à décrypter dans la trace des pattes, sur le sable ou la boue fertile des rivières. Nous comptons les plumes accrochées aux buissons, scrutons leur forme et leurs couleurs, tissons des rêves à partir de leurs matières au vent égrenées.

Nous soupesons la quantité d'air contenue encore entre les mailles microscopiques des duvets, afin d'en déterminer avec pertinence le potentiel d'envol susceptible de nous conduire jusqu'aux extases d'infinies lévitations.

Vent de minuit ~
Les pélicans affamés
Gobent les étoiles

Rempli de choses inutiles, de carnets et de boussoles, d'os de seiche et de fleurs séchées, notre vieux camping-car, cahotant bruyamment à la moindre approche, effraie la gente ailée qui s'enfuit par vagues successives. Il nous faut alors patienter de longues



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème "une couleur"

heures, cachés derrière les buissons, avant que le calme ne revienne, suffisamment installé, pour que les farouches volatiles daignent enfin revenir. Tout ce temps- là de l'attente, nous devenons plus oiseaux qu'eux-mêmes peut- être, immobiles et muets, avec sans doute par mimétisme une patte levée en suspens, et le cou tendu à l'horizon.

Parfois, nous sommes récompensés par la venue d'un vol entier de cormorans ou d'aigrettes blanches, voire même de lourds pélicans frisés.

Ce sont alors des moments inoubliables de prises de vues, car nous ne chassons que les images. Mais là encore, comment savoir qui capte l'autre, qui mène la danse ? Entre les pattes noires et fines d'un pluvier ou d'une aigrette, le regard peut s'enliser. Dans les courbes longues d'une ramure déployée dans le bleu du ciel, l'âme peut se dilater jusqu'à se perdre à tout jamais.

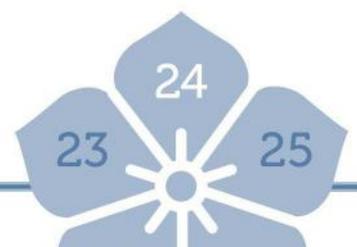
Parfois, rien ne vient, malgré plusieurs éternités d'attente, que le mauve d'un soleil en bout de course, là- bas au fin fond de l'horizon, juste au -dessus des eaux.

C'est que rien ne fut inutile. Que tout garde son degré de sens et d'importance dans le cosmos. Nous repartons alors avec l'infinie satisfaction d'avoir participé au coucher du soleil.

Le monde nous est redevable de cela, au moins, et les célestes migrants le savent, qui dès le lendemain à l'aube, nous forceront à nous lever pour courir encore tout autour de la terre. Il faut croire que c'est nous qui la maintenons ronde, à force de voyages, même si nous ne savons pas encore voler.

Vols de cormorans~
Mon pays loin au-delà
Des vents infinis

Hélène PHUNG (France)
Kerkini, GRÈCE, le 11 septembre 2017



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Mon Eurydice

Au palais du roi Salomon, la reine de Saba, propose sa première énigme.

– Ces eaux-là ne jaillissent ni des rochers, ni des cieux. Parfois, elles ont un goût de miel, parfois un goût de fiel. Quelles sont-elles ?

Le roi cherche le regard de la jeune reine, s'y attarde. Brusquement ses yeux s'emplissent de larmes : c'est la réponse silencieuse à l'énigme de la reine.

Autre histoire d'amour et de larmes : dès que j'ai vu A.A avec cet éclat de brune, ses dents fines, son teint pâle, ses doigts serrés, je l'ai nommée Eurydice, celle dont le destin fait se croiser la beauté et la mort.

Contre elle, j'ai égrené dix années d'une toute première « analyse », que j'appelais « nos entretiens », rue Sainte-Anastase. L'échange était bien balisé, la joute protocolaire, le transfert de pur amour.

Et puis des signes singuliers sont apparus. La belle personne maigrissait. Ses cheveux perdaient de leur éclat. Ses chaussures vieillissaient. Et surtout elle pouvait se faire attendre – très gênant.

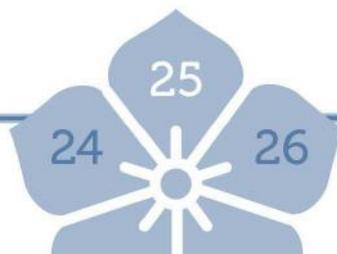
Ce silence que j'aimais, j'ai senti peu à peu qu'il n'était pas voulu. Mon Eurydice ne parlait plus, plus du tout. Elle s'éloignait, vers quel enfer pathologique ?

Quand j'essayais de l'interroger, elle me regardait, et ses yeux se mouillaient des larmes les plus touchantes – autre langage, qui me faisait l'aimer plus encore, mon Eurydice au bord du gouffre.

Il m'a été naturel d'inverser les rôles, en silence toujours. J'allais rue Sainte-Anastase pour elle. L'attendais parfois en vain. Je pouvais à mon tour lui permettre d'aller mal, très mal, forte de ce qu'elle m'avait donné.

L'été était proche. Pendant trois mois ou plus, j'ai joué le jeu, délirant à son diapason. Je lui adressais des cartes choisies. Je me souviens d'une représentation de Delvaux, où roulait un train de petites filles. Je lui écrivais à peu près : « Faisons encore semblant. Nous allons repartir en arrière, rencontrer celles que nous avons été, raccrocher les wagons du passé, refaire notre histoire... ». J'étais encore sur le quai quand fin juin, j'appris son hospitalisation, puis son décès. Je ne l'avais pas guérie, piètre Orphée.

Avec elle, par elle, sur elle, j'ai pu pleurer, assurée que c'était une faveur.



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Les cabinets d'analystes sont-ils les derniers lieux où cette autre langue, celle de la fragilité, peut s'exprimer, être écoutée ?

Car où s'en vont-elles, les larmes non pleurées ? Qui songe aujourd'hui à se le demander ?

Visite à mi-nuit –
Si vive en mon rêve
celle qui n'est plus

Françoise KERISEL (France)



© J. Badaire

Jacqueline Badaire : *Toile d'araignée sur tige morte de salicaire,*

Sélection : thème libre

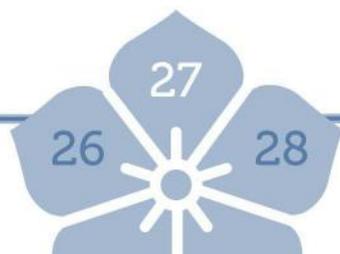


Je suis la dernière abeille

Je suis la dernière abeille
d'une ruche que j'ai tant aimée.
mes sœurs sont mortes en silence
d'un pollen d'homme empoisonné
Les néoctinides, je ne le saurai jamais, est le nom qu'on lui a donné.
On meurt deux fois, je le sais bien
si l'on meurt sans savoir pourquoi.
D'aussi loin que je me souviens
nous avons toujours travaillé pour tous.
Je butinerai jusqu'à ma mort ; c'est ma façon de donner la vie
La vie d'un homme ou d'une abeille, laquelle a le plus de prix ?

cerisiers en fleurs
à la dernière abeille
les bouchées douces

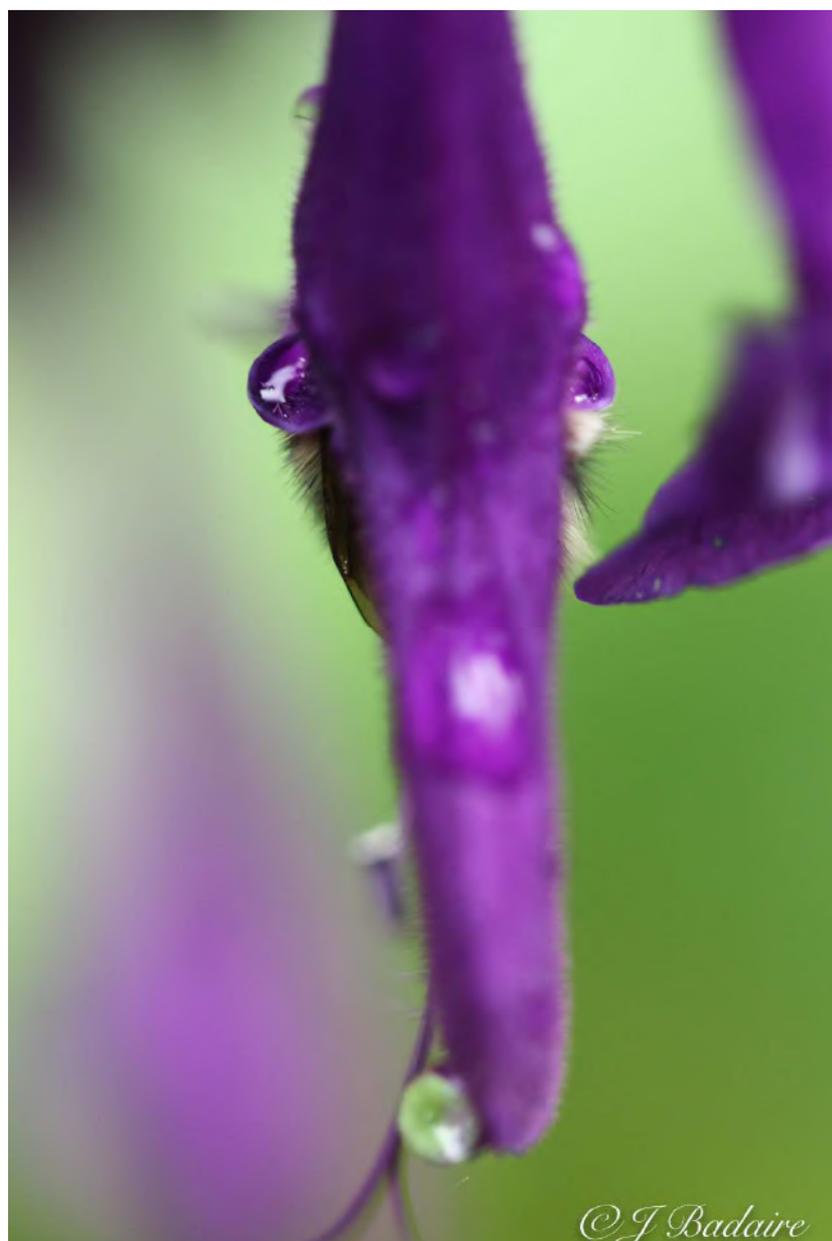
André CAYREL (France)



L'écho de l'étroit chemin

Août 2018 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



© J Badaire

Jacqueline Badaire : *Fleur de sauge avec bourdon qui la visite*



Coup de cœur

De Monique MÉRABET

Nicole Pottier : Couleurs

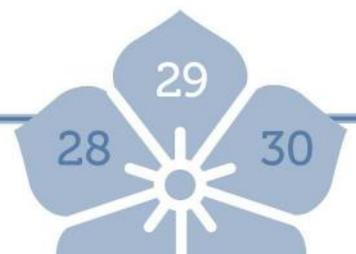
J'ai choisi ce haïbun court, Couleurs de Nicole Pottier, tout d'abord à cause du thème qui me va droit au cœur : ce désir de (re)créer un monde habite notre inconscient poétique et bien des auteurs l'ont décliné grâce à leur palette de mots.

Dans le texte de Nicole Pottier, c'est « pour s'évader du quotidien et de sa monotonie » qu'un peintre s'attèle à ravalier la grisaille d'un jour de pluie. Teinte après teinte, il étale ses couleurs et se recompose un univers ouvert sur l'immensité du large. Mais, nos capacités d'échappée belle ont leurs limites, « il se heurta au cadre ». Alors la mise en couleurs se poursuit vers l'intérieur des rêves et des souvenirs... un peu comme on aborde un mandala, partant de l'extérieur, « les vitres de la fenêtre » pour finir au plus profond de notre arc-en-ciel secret. Et le « bateau à voile blanche » franchissant librement les différentes strates, créant un lien entre terre et ciel.

Fulgurance d'un acte de création que traduit bien la prose dense et concise de Nicole Pottier. Quant au haïku qui clôt ce retour du soleil et de l'été, il nous offre l'ouverture admirable de la troisième ligne, « palette abandonnée »

L'atelier délaissé pour une pause comme celle du Dieu de la genèse, au septième jour... et pour l'impérieuse nécessité aussi de vivre cet Eden recréé.

Monique MÉRABET, 15 juillet 2018





Coup de cœur de Danièle Duteil

Hélène Phung : Vent des Balkans

Un souffle poétique puissant traverse les mots d'Hélène Phung. La phrase est ample, tendue dans une quête effrénée, « tout autour de la terre », à la poursuite des oiseaux.

Ici, tout est mouvement, circulaire et sacré : le vent certes, mais aussi la route qui s'incurve vers le rivage, les « envols majestueux » d'aigrettes ou de pélicans... Le regard des voyageurs s'accroche au bout des ailes, jusqu'aux limites du monde sensible...

« Dans les courbes longues d'une ramure déployée dans le bleu du ciel, l'âme peut se dilater jusqu'à se perdre à tout jamais. ».

Ce haïbun me fait penser au symbole celtique, figure dynamique à trois spirales nommée « Triskell ». Tiens ? la composition d'H. P. comporte trois haïkus.... Il glorifie pareillement les énergies vitales, eau, terre et air ou eau, terre et feu, qui président à la vie et au vaste élan cosmique.

*Vent fou des luzernes
Au loin les vagues moutonnent
Jusqu'aux ailes des mouettes*

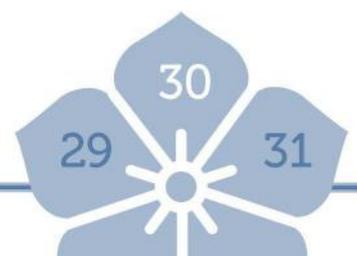


La construction du texte est ondulatoire. Le premier mouvement, ascensionnel, va jusqu'à frôler les étoiles ; le second, inversé, conduit aux buissons de l'affût, tandis que le troisième se hisse vers « le mauve d'un soleil en bout de course, là-bas au fin fond de l'horizon, juste au-dessus des eaux. » Pour peu qu'il se laisse entraîner par cette houle bienfaisante, qu'il entre en fréquence avec les ondes émises par l'univers, l'être éprouve un absolu sentiment de plénitude. L'espace d'un instant, il touche aux sources de la vérité du monde et de lui-même :

*Vols des cormorans –
Mon pays loin au-delà
Des vents infinis.*

Merci à l'auteure pour ce splendide voyage.

D. D.





Appel à textes

Haïbun et Tanka-prose

- *L'écho de l'étroit chemin* n° 27, novembre 2018 (échéance : 1^{er} octobre 2018)

La nuit ou thème libre

- *L'écho de l'étroit chemin* n° 28, mai 2019 (échéance : 1^{er} avril 2019)

Papier(s) ou thème libre

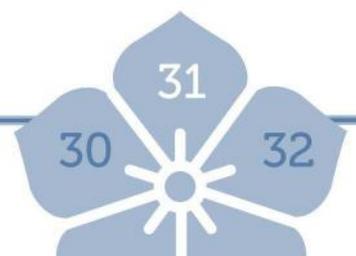
Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun (ou tanka-prose) lié, à deux ou plusieurs voix. Envoi à echo.afah@yahoo.fr

- AFAH et Éditions du Tanka francophone

Numéro 35 « Spécial haïbun et tanka-prose » : À paraître au format papier en février 2019. Thème : LA FUGUE

Envoyer avant le 15 octobre 2018 un haïbun ou un tanka-prose par personne : fichier Word, police Garamond, taille 12, longueur 4 pages maximum au format A5, à : echo.afah@yahoo.fr et à editions-tanka@gmail.com

Toute participation vaut autorisation de publication



L'écho de l'étroit chemin



Jacqueline Badaire : *Coiffe insolite*



Atelier haïbun liés

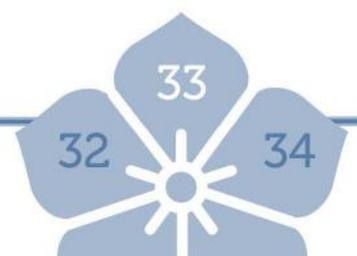
Dans le cadre des journées « haïku » organisé par Philippe Quinta à Cauduro (Hérault) pendant le week-end de l'Ascension 2018, j'ai animé un atelier d'écriture de haïbun liés, dont voici un aperçu.

Un éventail de fragments de haïbun extraits du collectif *Chemins croisés*, coédité par l'AFAH et les éditions Pippa (2014), est proposé aux participant.es sous forme de pioche.

- T1 : *Fenêtre sur mer* d'Alain Marsallon, p. 28
- T2 : *Les fils du vent*, de Patrick Gillet, p. 115.
- T3 : *Transparence*, de Marie-Noëlle Hôpital, p. 82
- T4 : *Hier*, d'Hélène Boissé, p. 58
- T5 : *Bénarès*, d'Olivier Walter, p. 132
- T6 : *J'enlace le vent*, de Marc Bonetto, p. 121
- T7 : *Dans le fond du bol*, de Cécile Cotte-Magnier et Catherine Boivin, p. 20
- T8 : *Angélique*, de Carole Melançon, p. 98
- T9 : *Lignes de vie*, de Monique Merabet, p. 47.
- T10 : *P comme promenade*, d'Amel Hamdi Smaoui, p. 131
- T11 : *Couchant*, de Claire Gardien, p. 42
- T12 : *L'éternel ailleurs*, de Jo(sette) Pellet, p. 156

Déroulé de l'atelier

1. Rappel des règles du haïbun
2. Lecture de deux haïbun brefs
3. Formation de groupes.
4. Chaque personne pioche un fragment de texte.
5. Les auteur.es démarrent un haïbun qui tourne pour être poursuivi par les autres membres du groupe : il s'agit de haïbun liés, sauf le dernier.
6. Lecture à haute voix : les participant.es lisent leur création à tour de rôle.
7. Lecture du haïbun d'origine en entier.
8. Tour de table pour recueillir les impressions sur l'exercice d'écriture et sur les difficultés rencontrées.



Productions

1. À partir de T3, *Transparence*, de Marie-Noëlle Hôpital, p. 82 : Annie Reymond et Jean-Baptiste Pélissier.

Des jours, un mois passèrent. Je n'attendais plus de réponse et j'avais même oublié ma lettre. Mais, un matin, une missive m'arrive de Bordeaux, sur un beau papier Vélin, l'écriture tremble légèrement, l'homme ne doit plus être jeune, il semble excessivement poli, comme on ne l'est plus guère aujourd'hui.

Avait-il bien compris ce que je lui avais demandé dans ma lettre ? Avait-il bien lu tous les mots ? En lisant sa lettre à lui, je l'imaginai debout devant sa fenêtre, en train d'admirer la Garonne – sa Garonne peut-être – concentré dans ses réflexions, lissant sa barbe avec sa main, pour peu qu'il eût une barbe, et puis satisfait, prenant sa guitare pour jouer un air de Brassens. (Annie)

Crue boueuse ~
le sol pleureur
se peigne
(Jean-Baptiste)

2. À partir de T4, *Hier*, d'Hélène Boissé, p. 58 : Jean-Baptiste Pélissier et Annie Reymond

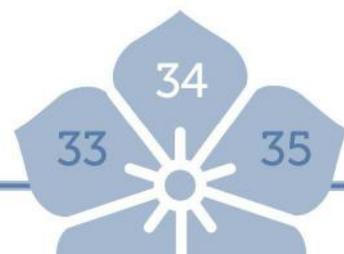
Je songe à ces cinquante et quelques années où j'ai fait la course, parce que la vie pressait. Parce qu'on m'avait appris que la vie voulait ça. Dès l'aube, il fallait vite faire et tout au long du jour faire parfaitement. Rien d'autre n'importait.

Derrière moi le sillon, comme une cicatrice, trace plus ou moins droite, plus ou moins profonde, qui me suit. Et si je n'étais que ça, une éraflure dans l'univers qui, secrètement, espère une graine de semeur d'étoiles (Jean-Christophe)

loin devant
le bout du chemin
bien présent
(Annie)

3. À partir de T8, *Angélique*, de Carole Melançon, p. 98 : Catherine Belkhodja, Anne-Cécile Deliaud, Tika.

Elle est arrivée en fin d'après-midi pour passer un mois avec moi. Je n'avais pas imaginé qu'elle viendrait avec autant de bagages – couvertures, gros coussin, même des provisions de nourriture, même son lit pliant, même... même... même... ! En fait, il y en avait plus que son propre poids...



Une valise de nourriture
puis ses propres bagages
Partie dans la nuit
par le FlixBus de Paris
Arrivée nulle part

Un rocker contrebassiste
shoot dans des boîtes de conserve

Rencontre improbable –
Madame Google refuse
de dire des gros mots

Route ponctuée de confettis
la voiture rouge cahote
chargée à bloc
En fait, plus de nourriture à l'arrière
que son propre poids (Catherine)

Journée d'orage, de brume latente
Je lâche
Effeillage du temps
(Anne-Cécile)

Sonate d'automne
Explosion sur la roche
Écho du cœur
(Tika)

4. À partir de T12, *L'éternel ailleurs*, de Jo(sette) Pellet, p. 156 : Anne-Cécile Deliaud, Tika, Catherine Belkhodja

Face à la page blanche, mon cœur s'emballa, mes idées se bousculent et je peine à les suivre...

Respirer tranquillement, faire le vide, laisser les souvenirs affleurer, tels des bulles d'oxygène à la surface d'un étang.

Éclat. La glace se fissure. Encourageant le pieux chevalier, je me lance à la lisière de mes bulles, une peur vacillante au bord des mains. Je ris. (Anne-Cécile)

Soudain, l'une s'échappe, Souvenir fugace. Je la regarde, liquéfiée vers le sol. Une rosée s'annonce. (Tika)



L'écho de l'étroit chemin

La terre craquelante
Des mots enfin surgissent
L'encre de la rosée
(Catherine)

5. À partir de T11, *Couchant*, de Claire Gardien, p. 42 : Tika, Catherine Belkhodja, Anne-Cécile.

Cet automne est si beau que j'en fais un printemps. Et je nous revois tous les quatre à l'Exposition universelle de dix-neuf cent trente-sept. L'on arborait la mode de cet autre temps... Mon chapeau à voilette... Et votre père, habillé en dandy. Et vous, Paule et Jeanne, dans vos robes fleuries... Et les bérêts basques du Carreau du Temple.

Le temps semblait suspendu. Tel un tableau, un personnage figé d'un autre temps. La joie explosant, l'on pouvait sentir la fraîcheur du moment. Ivresse de la jeunesse, lourd parfum au soleil couchant.

Soleil d'automne
Robes fleuries et bérêts basques
– un tableau
(Tika)

Franchissant une petite porte, cachée par un lourd rideau, la famille disparaît et surgit, un siècle plus tard en 2037.

Visages décharnés
juste des cactus efflanqués
ponctuent le paysage
(Catherine)

Regard hagard
un trou dans la petite porte
j'y passe ma main pour
rattraper le temps
(Anne-Cécile)

6. À partir de T1, *Fenêtre sur mer*, d'Alain Marsallon, p. 28 : Danièle Duteil

Il habitait tout près de la gare maritime d'où lui venaient, parfois, des bruits étranges et forts. Le vent, la pluie, la brume frappaient à sa fenêtre qu'il ouvrait volontiers pour laisser pénétrer ces passagers d'ouest

Elle apparut dans sa petite robe rouge, alla s'asseoir à la terrasse du café et laissa son regard dériver sur les strates incertaines de l'horizon. Un paquebot glissait lentement vers l'inconnu, jusqu'à n'être plus, sous ses paupières lourdes, qu'une ombre longue accrochée entre deux eaux.

Des pas sur le sable
deux grands pieds
deux petits

D. D.





Le haïbun, bref tour d'horizon

Cette réflexion sur le haïbun était destinée à être communiquée lors de la rencontre à Cauduro, mais le temps a manqué.

Définition sommaire

Haïbun : composition littéraire mixte mêlant prose et haïku

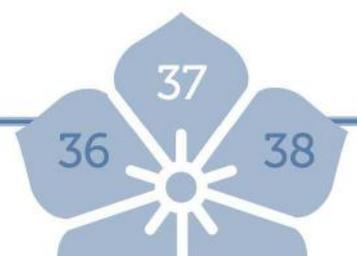
Le haïbun est une forme ancienne japonaise, se présentant traditionnellement comme un journal (**nikki**) combinant prose et poésie. Sa pratique est féminine à l'époque de Heian (794-1185). Le premier journal qui s'imposa en langue japonaise est *Le journal de Tosa* (Tosa nikki) dû au grand poète Ki no Tsurayuki (872-945), qui le composa dans les années 934-935 en se faisant passer pour une femme. Incluant des tanka dans la prose, il était rédigé à la première personne.

Le haïbun le plus connu de la plupart des haïjins est sans doute celui de Bashô, « *La sente étroite du Bout-du-Monde* », également titré *L'étroit chemin du fond* ou *Le chemin étroit vers les contrées du Nord* (en japonais, Oku no hosomichi).

Si **Bashô** est considéré comme le maître incontesté du haïku, puisqu'il est le premier à l'avoir fait exister indépendamment et à l'avoir doté d'une esthétique poétique, il n'en reste pas moins un **grand prosateur**.

En 1689, Bashô entreprit un voyage de cinq mois vers le Nord du Japon, l'île de Honshu, Hokkaïdo encore peu connue. De retour, il couchera sur le papier le souvenir de cette pérégrination. Il s'agit donc d'un récit différé. Bâsho avait pris de nombreuses notes au cours de son périple, « de temples en sanctuaires, de sites géographiques en lieux marqués par les tragédies de l'histoire, à travers un paysage sauvage, montagneux ou marin. Voyage au fin fond du pays, voyage au fond des choses, des êtres, vers le fond de la parole : quête à la fois physique et langagière du Sens et de la Réalité ultime », souligne Alain Walter.

Le journal de voyage de Bashô reflète le Japon de l'époque d'Edo, société complexe mais évoluée, avec une intense activité littéraire et dramaturgique (certaines scènes de *L'étroit chemin du fond* sont très théâtrales ; à noter qu'en cette période, une nouvelle forme théâtrale apparaît, le *kabuki*, plus populaire que le Nô réservé aux nobles. L'art de l'estampe « *images du monde flottant* » (en japonais *ukiyo-e*).se répand également. Vivre l'instant devient une règle de vie.



L'écho de l'étroit chemin

Bashô recherche dans les voyages de nouvelles expériences, l'errance, ou rencontre de l'homme et de l'univers, devient le cœur même de son œuvre :

« *Les jours et les mois s'égrènent passant, fugaces. Les années qui surviennent et s'en vont voyagent elles aussi. Notre vie même est un voyage : quant à ceux qui la passent à naviguer, ou ceux dont les cheveux blanchissent à mener leur attelage, la route n'est-elle pas leur véritable demeure ? Sans oublier les poètes d'autrefois qui, nombreux trouvèrent la mort au cours d'une longue errance.*¹ »

Les haïkus naissent d'émotions fugaces qui rythment la marche et ancrent le poète dans l'instant, dans une relation fusionnelle avec un environnement qu'il habite pleinement.

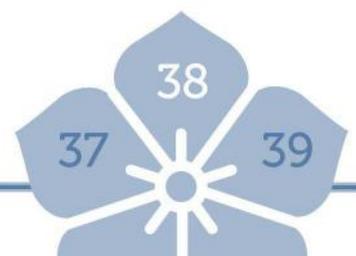
Manuela Miga, dans son article paru dans la revue *Albatross* (2000-2001, pp. 85-7). *Le haibun, quelles directions ?* dit, à propos de la deuxième Anthologie européenne de littérature japonaise signée par Michel Revon en 1910, que « Haruo Shirane et Hiroaki Sato le définissent comme de la prose poétique, Donald Keen et Makoto Ueda parlent de la structure et de l'enchaînement dans le haibun de Bashô en tant que semblables à ceux du renga. Bashô mentionne le terme de « haibun » pour la première fois en 1690 pour définir une nouvelle catégorie littéraire sous la forme du journal traditionnel japonais, qui emprunterait cependant des modèles de la prose poétique chinoise. [...] le haibun se caractérise par un style laconique, elliptique, détaché (pas d'implication personnelle), allusif, qui repose sur la suggestion. Dans son ouvrage *Matsuo Bashô*, Makoto Ueda parle d'une omission fréquente de mots, utilisés dans la syntaxe conventionnelle, d'une utilisation volontaire de formes verbales et de particules ambiguës afin d'engendrer chez le lecteur un sentiment d'inachèvement. Les mots précisant des concepts, les abstractions et les généralités sont évités afin de favoriser le règne des images concrètes – particulièrement visuelles. Le haibun s'écrit sur le mode de la confession. Il contient principalement des descriptions de « sites poétiques », d'événements mythiques, et d'allusions mythiques, historiques et littéraires, quelques portraits de personnes, des haïkus et (cités, commentés) des tanka. Jugeant que le rustique et même le vulgaire sont valables du point de vue poétique, Bashô construit le haibun dans un langage commun, en opposition au « wabun » – la prose élégante écrite en japonais classique. L'humour – caractéristique du haïkai – joue un rôle important.¹

Plus près de nous, au XXe siècle, Shiki a également publié des journaux poétiques en 1901 et 1902.

En 2014, Seegan Mabesoone a traduit, du japonais classique au français, *Le Journal des derniers jours de mon père* (Chichi no shûen nikki) écrit par Issa en 1801. (Éditions Pippa).

1. Traduction de Nicolas Bouvier dans *Le Chemin étroit vers les contrées du Nord*.

2. Source : <https://haicourtoujours.wordpress.com/2015/10/16/le-haibun-queelles-directions-par-manuela-miga/>



Le Journal des derniers jours de mon père fait connaître la société paysanne au détour du XIX^e siècle. Dans la postface, Françoise Kerisel commente :

« *C'était une journée ensoleillée* ». « Ainsi débute le journal d'Issa qui, pendant vingt-neuf jours, va consigner pour mémoire la progression de la maladie de son père, jusqu'aux surlendemain de l'issue fatale. L'observation du temps est importante car nous sommes à la campagne, au mois de juin, et les travaux des champs battent leur plein. En cette période, par exemple, toute la famille, les voisins et les saisonniers participent au repiquage du riz ou autres travaux d'entretien des terres, à grand renfort de faux et bêches. Au fil des pages, on découvre d'autres aspects de la vie quotidienne, qu'ils concernent la santé, prescriptions et remèdes divers (le père, à un moment, souhaite se soigner avec une potion « à base de foie d'ours »), ou certaines croyances populaires liées au corbeau, à la chouette..., ou encore les coutumes religieuses rattachées au shintoïsme et au bouddhisme souvent mêlés : prière à l'autel domestique après les ablutions, croyance dans le karma qui permet à l'être humain, à travers des renaissances successives, d'atteindre le Nirvana..., où enfin les rites funéraires dévoilés à l'occasion des obsèques finales. »

La langue : Les rapports au sein de la famille s'avèrent parfois complexes, après un remariage et l'arrivée d'un demi-frère. Les échanges verbaux peuvent apparaître brutaux et bien terre à terre.

C'est pourquoi le style alterne entre une prose poétique des plus raffinées :

« *J'aperçus avec nostalgie cette pente sur laquelle la neige en fondant prend la forme d'un semeur et, comme à point nommé, un coucou montra le bout de son nez, chantant mieux que jamais quelques vocalises.* »

...et des propos fort réalistes, dépourvus de toute délicatesse :

« *Tu as l'intention de manger encore du sucre, alors que tu es en train de mourir !* ».

Si bien qu'au gré des circonstances le ton, d'une grande variété, bascule d'un registre de langue soutenue au registre familier, procédé typique du haibun classique.

Le récit à la première personne donne au journal son caractère intime et fournit à l'auteur l'occasion de s'impliquer totalement, découvrant souvent avec beaucoup de franchise et d'humilité ses sentiments, au risque de passer pour bien inconvenant aux yeux du monde : « *...me lamentant, je me mis à verser des larmes en plein milieu de la chaussée. Les passants riaient de moi...* ». En même temps, l'usage du « je » l'engage sans réserve, en particulier lorsqu'il dénonce, à plusieurs reprises, l'égoïsme et l'étiollement des valeurs...

« *Ainsi, lorsque des gens méchants sévissent dans un pays, il n'y a plus de place pour la vertu.* » ...ou le matérialisme ambiant : « *Quoi qu'on en dise, c'est un monde bien effrayant que celui de la cupidité* ».

L'écho de l'étroit chemin

La diversité provient également de ce genre si particulier que constitue le haïbun, laissant la narration s'éclairer ici et là de haïkus (hokku) – voire d'un tanka (waka) –, moments d'intériorité, de suspension du rythme, en interaction avec le récit :

Viens nous rafraîchir, / Lune éclairant la maison ! / Jour de rémission.

Ces poèmes restent peu nombreux, neuf seulement, mais ils n'en sont que plus précieux. Émanation extrême de la sensibilité, ils concentrent, en quelques mots, l'intensité de l'émotion qu'aucun autre discours ne saurait livrer.

Seegan Mabesoone a encore publié en avril 2018, chez Pippa, « *Cet été-là, j'étais soldat... Mémoires de guerre d'un maître de haïku, (Ano natsu heishi datta watashi)* de Tōta Kaneko, décédé le 20 février 2018.

Cette autobiographie, propose une traduction partielle de l'ouvrage paru en 2016 : « *de la naissance de l'auteur jusqu'à la capitulation du Japon en 1945* ». Écrite sous la forme d'un haïbun, elle est suivie de quarante haïkus récents.

Tōta Kaneko, en écrivant *Cet été-là, j'étais soldat...* se forge pour devoir de faire connaître son vécu aux îles Truk pendant la guerre. Dès son arrivée, le jeune combattant découvre un archipel exsangue, aux bases de défense anéanties par les assauts américains :

« *En fait, on nous demandait juste de mourir sur place afin de protéger jusqu'au bout l'entrée du Pacifique Sud.* »

Truk se trouve isolée, privée de tout approvisionnement, et les hommes sont terrassés par la famine.

D'autres problèmes se posent dans « *un monde où tous les instincts se manifestent à l'état brut* », où la morale est inexistante. Sur les îles Truk, avec l'avancée des troupes américaines, les combats font rage. Tōta découvre toute l'horreur de la guerre : on peut devenir insensible aux morts qui jonchent le sol et que l'on déverse ensuite dans un grand trou ; la guerre glace les cœurs et anesthésie la sensibilité : « *J'ai détesté la guerre plus que tout au monde* », écrit-t-il.

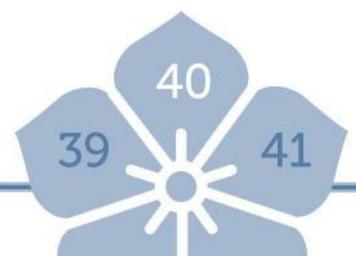
Dans la détresse la plus sombre, composer des haïkus peut aider à survivre.

« *Kaneko, s'il vous plaît, organisez des kukaïs !* » avait conseillé le lieutenant-colonel Yano peu avant de disparaître. Très vite, des adeptes du petit poème se regroupent, ouvriers et officiers, en toute fraternité. Tōta Kaneko réalise déjà qu'il ne pourra plus se passer du haïku. À l'instant de la défaite, l'inspiration lui dicte :

« *Umi ni aokumo Iki shini iwazu Ikin to nomi*

*Nuages bleus au-dessus de la mer – / Ne te pose pas de questions, /
Vis, c'est tout ! »*

Dans la tradition japonaise, le haïbun constitue souvent le témoignage d'une **expérience**. Cet aspect autobiographique a pour objectif non pas de mettre en avant le JE, ce qui serait contraire à la modestie légendaire des Japonais, mais de servir d'enseignement. En ce sens, il revêt une portée universelle.



Formes du haïbun

Le haïbun peut néanmoins relever de la fiction. Dès le X^e siècle, on trouve au Japon les contes à poèmes (*monogatari*), puis des romans à poèmes.

En Occident, il s'oriente volontiers vers la nouvelle, un genre plus familier. Il peut tout aussi bien appartenir au registre du merveilleux ou du fantastique, revêtir la forme épistolaire, se présenter encore comme une pièce de théâtre (Dominique Chipot : *Le chemin semé d'embûches, Théâtre-haïku* – L'échappée Belle édition, 2016).

Miga, citée plus haut, remarque : « *Jim Kacian et Bruce Ross ont publié en 1999 le premier volume de l'anthologie américaine de haïbun : Up against the window. Le livre contient également une anthologie de haïgas. Cet ouvrage fait un rapide compte rendu du genre, illustré par des textes de styles différents, commençant par des textes anciens pour finir par de plus récents. Les plus condensés (les contemporains, évidemment) comptent moins de cent mots et placent un seul haïku à la fin ; le plus long est un texte de plus de trois mille mots qui comprend quatorze haïkus et un tanka. On pourrait les classer comme de la prose courte avec une tendance autobiographique, dans un style souvent descriptif, les buts principaux étant la nature et l'introspection. On y emploie des dialogues ; l'un d'entre eux fait le portrait d'une tierce personne à travers son monologue ; un haïbun est écrit comme – il s'intitule même – une pièce en un acte. Beaucoup ont comme prétexte un voyage au Japon ou quelque part ailleurs, ou un voyage dans le passé. »*

Dans les publications récentes, celle de Monique Leroux Serres (*De Fougère en Libellule, sur le chemin de halage de la Mayenne* – Pippa, 2015) raconte une pérégrination d'une semaine, à pied, sur les bords de la Mayenne. M. L. R. en profite pour s'arrêter et méditer dans de hauts lieux du patrimoine local et vivre des expériences spirituelles comme le silence partagé chez les religieuses, ou les prières. Les haïkus marquent une pause, voire un temps de réflexion.

Olivier Walter, a publié en 2015 (Unicité) *Humus et lueurs d'étoiles, ainsi présenté :* « *Le poète-voyageur, à la fois dans la ligne des aventuriers-géographes de jadis et d'une quête intérieure nous convie à le suivre en Inde et dans les îles grecques, deux berceaux de la civilisation. Le noble et le prosaïque, le sacré et le profane s'interpénètrent au long des pages : chaque face à face avec une œuvre d'art, un temple, un palais, une fresque, ou avec la nature, un paysage, un arbre, un animal, un visage humain nous révèle l'éternel présent. »*

Yann Redor a reçu pour *Rêves de vie* le Prix du livre haïbun 2017, décerné par l'APH. Voici ce qu'en dit Olivier Walter :

« *Ce haïbun est un récit de voyage sous forme de lettres qu'un père écrit à son fils. Par ce biais et sur une plus vaste échelle, le voyageur s'adresse au gadjo, au sédentaire. Il témoigne de l'enthousiasme qui l'anime afin que se perpétue le souvenir constant et vivace de l'âme du monde.*

L'écho de l'étroit chemin

« Blancs et bleus, les hauts du Groenland apparaissent. Vu du ciel, tout se confond, la mer, la banquise, les nuages et la neige ; tout n'est qu'un.

Grande étendue bleue / du nuage et de l'iceberg / la face blanc-gris »
(Extrait de la Lettre neuf)

J'ai participé au jury. Voici un extrait de mon commentaire :

« La prose polyphonique, tantôt propulsée par des rafales piquantes, tantôt bercée par un souffle apaisé, se déploie, dense et poétique. Elle progresse en vagues successives déversant leur lot d'efforts, de ténacité, de souffrances ponctuées d'émerveillements. Parfois, avant de reprendre la cadence, le tempo se suspend, à la faveur d'un haïku, point d'orgue de la vaste respiration du monde, instant épiphane de grâce et de communion avec l'univers. »

« Le silence du froid, ah, j'en ai le rouge aux joues, au nez et aux oreilles. Au creux de moi, poumons et bronches se délectent d'une délicieuse irritation. Ah oui vraiment, que cet air me transporte.

Il n'y a pas de vent, ou si peu. Le velours a remodelé les angles, jusqu'aux arêtes des hauts sommets, tout est de courbes et d'arrondis.

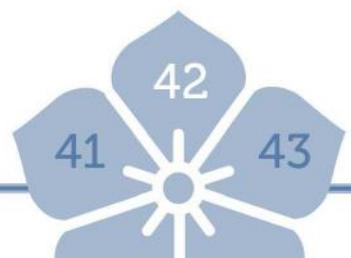
*Sourdes et longues plaintes
vent et neige redessinent
les crevasses »*

En principe, le haïbun juxtapose prose et poésie (haïku, voire tanka). Tout récemment, Monique Merabet a publié *Le rire des étoiles*, recueil de cinquante tanka-prose, qui sont un questionnement sur le sens de la vie et de la mort (Éditions du tanka francophone, mai 2018).

De plus en plus souvent, des auteurs écrivent en vers libres (en lieu et place de la prose), parsemés de haïkus : *La boussole dans son vol garde le Nord*, Dominique Chipot, Pippa, 2016) ; *For intérieur* de Thierry Werts, (même éditeur, 2016) – récit d'épisodes marquants de sa vie de magistrat.

« De ce voyage - souvent éprouvant - à la rencontre de mes semblables, je retiens des visages, des horizons.

De façon étonnante, ils me suggèrent de vivre dans l'instant présent et m'invitent à traverser chaque jour comme si c'était le dernier. »



Bernard Dato, interviewé dans *L'écho de l'étroit chemin* n° 25, estime : « Il n'y a pas de prose, il n'y a que de la poésie plus ou moins rythmée. »

Depuis quelques décennies en effet, la frontière entre prose et poésie est de plus en plus étroite, de plus en plus poreuse : les deux langages sont devenus si proches qu'ils tendent parfois à se confondre.

En conclusion, je dirais que le haïbun constitue une composition littéraire minutieusement élaborée et extrêmement dynamique, à l'image du voyage entrepris, bien réel la plupart du temps, mais surtout introspectif. Il s'agit d'une quête : compréhension du mystère de la vie et avancée du poète sur le chemin de sa propre vérité. La personne n'en revient pas intacte : entre le moment où elle a quitté les siens et l'instant où elle parvient au bout de sa pérégrination, elle s'est métamorphosée, son regard sur le sens profond de l'existence et la place de l'homme dans l'univers, n'a plus rien à voir.

Le haïbun accepte différents genres narratifs. Ayant franchi les frontières du Japon qui l'a vu naître, il n'a cessé, au cours de ces dernières années, d'innover.

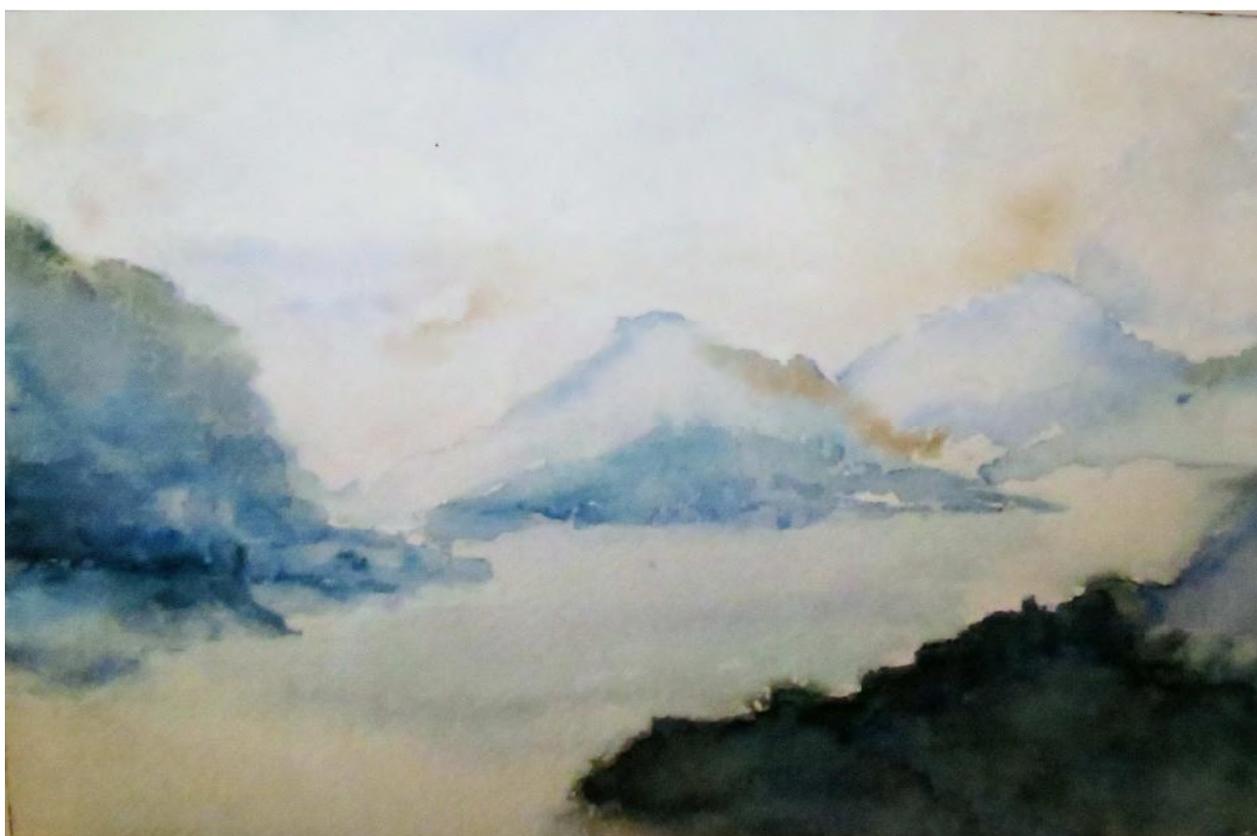
Les haïbun anglophones sont en principe très brefs : un court paragraphe de 5 à 20 lignes suivi d'un haïku. Ils laissent beaucoup de place au non-dit. Le haïbun francophone, plus académique, comporte en général plusieurs paragraphes et plusieurs haïkus.

Le haïbun en est encore en Occident dans sa phase d'exploration. L'inventivité et le dynamisme déployés par les auteur.es laissent présager une intéressante évolution.

D. D., mai 2018



L'écho de l'étroit chemin



Brigitte Briatte : *Brouillard en Chartreuse*, aquarelle



Qu'est-ce qu'un haïku ?

Par Alain Kervern

Héritier d'une longue tradition qui au Japon a aujourd'hui des millions d'adeptes, le haïku est une forme poétique de dix-sept syllabes comportant une allusion saisonnière, une césure et « de la légèreté ». Les compositions poétiques les plus connues de ce genre sont l'œuvre de l'un de ses plus grands maîtres, Matsuo Bashô (1644~1694) :

« Vénérable étang / rainette prend son élan / bruit de l'eau »

Pour mieux comprendre l'utilisation de haïku comme mode d'expression poétique, il est utile de connaître un peu son histoire récente.

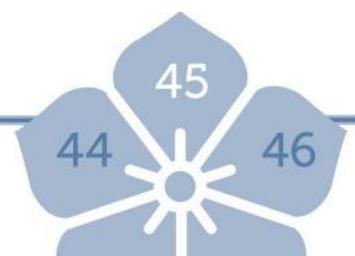
À la fin du XIX^e siècle, le Japon s'ouvre à l'occidentalisation. Les habitants de l'archipel, dans leur enthousiasme à adopter ce qui vient de la lointaine Europe, s'apprêtent à jeter aux orties tout ce qui leur rappelle la société féodale, alors que celle-ci vient de s'effondrer avec l'avènement du nouveau souverain, l'empereur Meiji. Le haïku, lui aussi, est menacé de disparaître. Et c'est alors que cette poésie connaît une seconde jeunesse. Un homme saura adapter cet outil original d'expression à la sensibilité d'un public plus intéressé désormais par les locomotives et les vêtements à l'occidentale que par les cerisiers ou la neige tombant sur le Pavillon d'Or. Cet homme, c'est Masaoka Shiki (1867~1902), qui donnera toute sa place au haïku dans l'effervescence et le bouillonnement social et culturel des premières années de l'ère Meiji (1868~1912).

Il se réclame de la tradition, et notamment de Yosa Buson (1716~1783), à la fois poète, peintre et calligraphe, trois fonctions qui sont autant de variations autour d'une même activité dans la culture d'Extrême Orient. Mais celle-ci appartient aussi à cette jeune génération qui se passionne pour les arts et la technologie venus d'Occident. Shiki s'intéresse ainsi de près aux techniques de la photographie, et à la pratique, inconnue jusque-là au Japon, qui consiste à aller peindre et dessiner à l'extérieur et à faire des croquis pris « sur le vif ».

Le haïku contemporain, qu'il soit japonais ou non, est donc l'héritier de cette conception très visuelle et presque pictographique de la poésie que Masaoka Shiki mit au point. Il développa d'ailleurs lui-même un mouvement poétique qui s'appelait « pris sur le vif » (*shasei*), faisant du haïku un véritable « instantané » de la réalité. On voit donc qu'entre haïku et photographie, la parenté est certaine.

Depuis Masaoka Shiki, ce genre original a traversé les mers. Il essaime aujourd'hui sur tous les continents, et la greffe prend dans toutes les cultures et toutes les langues.

De nos jours le haïku est bien vivant de par le monde, et en Europe, cette forme poétique ne nous est plus tout à fait étrangère. Car le haïku connaît actuellement une



L'écho de l'étroit chemin

évolution considérable. Les amateurs de poésie ont su tirer parti de la formidable énergie libérée par la « planétarisation » des modes de communication qui favorisent maintenant des échanges à l'échelle du globe terrestre. Il est aujourd'hui possible de composer des haïku dans toutes les langues du monde, sans tenir compte des règles de la tradition néo-classique japonaise. Au cours de deux événements historiques qui eurent lieu durant l'été 1999, à Tôkyô puis à Matsuyama, ce sont les poètes japonais eux-mêmes, et notamment le plus prestigieux d'entre eux, Kaneko Tôta (1919-2018), qui modifièrent les règles du haïku, de façon à ce que celui-ci s'adapte à la culture de chaque peuple du monde.

Ainsi, les allusions saisonnières, éléments essentiels dans la composition d'un haïku, sont répertoriées sous l'appellation « mot de saison » (*kigo*) dans des glossaires appelés almanachs poétiques (*saijiki*) que consultent les poètes lorsqu'il s'agit de composer un haïku, afin de choisir le « *kigo* » le plus approprié à l'émotion saisonnière évoquée. Une longue histoire a structurellement associé au Japon le haïku et l'allusion saisonnière. Depuis 1999, afin d'ouvrir la pratique du haïku à toutes les cultures du monde, les poètes japonais ont décidé que les « mots de saison », jusqu'ici fortement associés aux saisons japonaises, pourraient être remplacés par des mots clés à caractère universel, comme « mère », « arbre », « fer », « feu », « eau ». La musicalité et le rythme propres à chaque langue détermineront désormais la structure d'un haïku à vocation internationale. Quelle que soit la langue utilisée, la brièveté de cette forme poétique pourra parfois mettre en valeur des spécificités culturelles ou des richesses longtemps insoupçonnées.

Alain KERVERN



Jacqueline Badaire : *Juvénile mésange bleue*



Alice au jeu du portrait chinois

De Françoise Kerisel

Par Monique Merabet

Un joli petit livre paru aux *éditions Pippa* dans la collection Kolam : de quoi revivre deux ou trois choses que l'on sait d'Alice à travers le regard de Lewis Carroll ; mais cette fois le conte-haïbun de Françoise KERISEL nous mène à la découverte d'Alice Liddell et de sa famille, dans un époustouflant jeu de portraits.

Belle allégorie de la sortie d'enfance : Alice devient... Alice Liddell, celle qu'elle a été. Elle a passé avec succès les épreuves des images successives qu'on peut donner d'elle. D'objet à peindre, à mettre en images, à faire surgir du bain révélateur du photographe, elle devient celle qui peint, qui photographie, actrice de son destin.

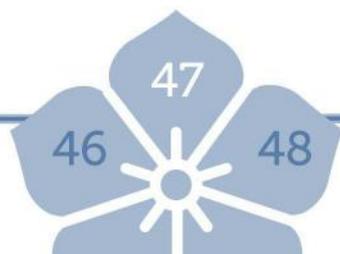
Elles [Alice et ses sœurs] en ont assez de porter toujours les mêmes jupons, bas, pantalons, rubans, habits qui font d'elles des petites filles sages, des poupées que l'on revêt de parures, que l'on fige en interminables poses sans leur accorder d'être, d'accéder à la vie.

Parmi les choses qu'Alice n'aime pas figure *Entendre encore* : « *Il était une fois une jeune fille si belle...* »

Et ce rêve de quitter les apparences quotidiennes, d'aller au-delà : *Alice, c'est celle qui veut aller en Chine*, le plus lointain que puisse imaginer une fillette de cette époque. Partir pour un ailleurs où *c'est tout pareil et c'est bien mieux* ; l'ailleurs de la métamorphose adolescente qui ne change pas la nature humaine de l'enfant. Alice deviendra papillon, libre de choisir son chemin et les fleurs qu'elle butinera, hors du carcan de l'enfance figée par le regard des adultes.

Traversée du miroir réussie pour Alice Liddell, la vraie, celle qui *retrouve ce qui lui a été donné*, la *grande aquarelle* de la vie qu'elle peut enfin signer de son nom.

J'aime le rôle attribué à Lewis par Françoise KERISEL : un passeur d'enfance. Lewis est le visiteur discret, *avec des crayons de couleur plein les poches*, le photographe portraitiste, incitant les filles à l'imiter ; je pense à cette scène magnifique de Lewis peignant Alice qui, elle-même peint ses sœurs... en train de crayonner.



L'écho de l'étroit chemin

Les pages de cette *Alice au jeu du portrait chinois*, se déroulent comme subtils reflets de miroir, d'images multiples, photos, portraits, déguisements qui révèlent chacun un aspect de l'être, peut-être un choix possible pour l'avenir, jeux de cache-cache dans les couloirs de la demeure familiale, dans « *les miroirs à trois faces où [Alice] peut se chercher*. Jeux de faux-semblants qui finissent par agacer — *Mais où est-elle alors ?* —, par effrayer comme cette histoire du portrait-vampire qui plus *la toile se colorait, plus la demoiselle pâlisait*, représentations dont notre monde abuse.

N'y a-t-il pas trop d'images qui courent d'elle ? s'inquiète Alice. *Aujourd'hui plus qu'hier, la question se pose*, met en garde Françoise KERISEL

Cependant, Lewis est un témoin, un passant qui sait s'éclipser au moment où Alice se sera trouvée, n'aura plus besoin de ces photos déconcertantes émergeant du bain chimique. *Des vagues glissent sur la plaque, font frémir son image*.

Le visage d'Alice ne nécessite plus de mirages pour révéler toute sa vérité et c'est sans nostalgie que *les sœurs pensent à l'ami parti, emportant leur enfance*. Happy end pour un récit que le talent de conteuse de Françoise KERISEL brode en un tableau délicat. Subtile évocation des changements qui modèlent le corps et l'âme de l'enfant qui grandit, toute bruisante des échos des interrogations des Aventures d'Alice concoctées par le mathématicien Carroll et qui fait dire à son héroïne : *Dites-moi d'abord qui je suis...* et aussi *car je ne suis pas moi, voyez-vous*.

L'ouvrage de Françoise KERISEL vient alors comme un aboutissement aux *merveilleuses aventures d'une petite fille de papier*. Sa prose, limpide et poétique, s'émaille de haïkus, jalons qui permettent au lecteur d'insérer son propre voyage au fil de la vie.

*Une barque rouge
lisse lentement se glisse –
entre hier et demain*

Voilà qui donne au conte la densité des non-dits.

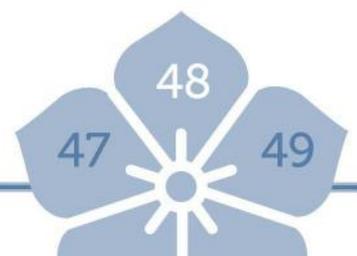
Et comme toujours, mon compte-rendu me semble bien incomplet.

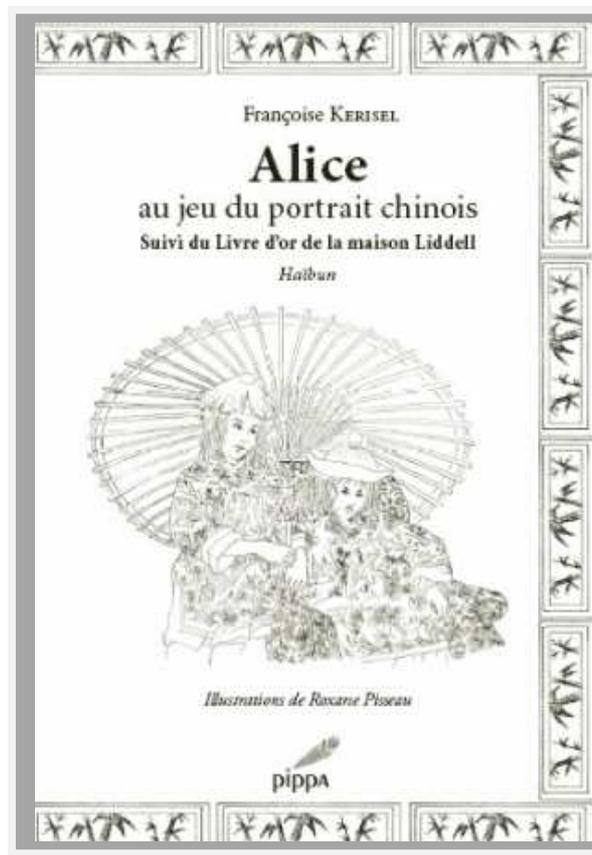
Peut-être aurais-je dû, m'attarder davantage sur le rôle des sœurs complices d'Alice, de Dinah le chat et de Punch le poney, compagnons d'enfance mais aussi acteurs du destin, la fugue du chaton comme un élan vers la liberté, l'accident de poney qui permet à Alice de se poser devant son chevalet.

Je ne voudrais pas non plus oublier *Le livre d'or de la famille Liddell* qui inscrit Alice dans la réalité d'une existence, sa pérennité dans sa descendance — *Elle verra avec eux ses images se répandre, se multiplier...*

L'ouvrage de Françoise KERISEL est publié aux **éditions Pippa**, avec le soin et l'amour qui entourent chaque publication de cette maison d'édition. Il est illustré tout en finesse par Roxane Pisseau... brodeuse d'un monde-éventail aux détails admirablement ciselés.

Monique MERABET, 26 juin 2018





Françoise KERISEL : *Alice au jeu du portrait chinois* : *Suivi du Livre d'or de la maison Liddell*, Haibun. Illustrations de Roxane Pisseau. Éditions Pippa, juin 2018. Prix : 15 €. ISBN : 978-2-37679-012-9.

Le lustre des cerises

De Roxanne Lajoie

Par Danièle Duteil

Le recueil de haïbun de Roxanne Lajoie, *Le lustre des cerises*, ouvre une parenthèse de vie d'une durée de deux semaines, placée sous le signe du voyage et de l'écriture. À la faveur d'une résidence d'auteure « à Vernon, en Colombie-Britannique », Roxanne Lajoie se retrouve à quelques 4000 km des siens.

Depuis toujours les écrivain.es ont conté leurs expériences de voyages. Dans le domaine du haïbun, Bashô¹ a ouvert la voie avec son chef d'œuvre *Oku no hosonokami*² – 奥の細道, traduit par *L'étroit chemin du fond*, dont le titre souligne sans doute le caractère relativement laborieux de l'entreprise : tout périple ne correspond-t-il pas à un parcours initiatique que trace une sente hasardeuse vers un territoire inconnu ?

Certes, avec l'avènement des congés payés et les progrès en matière de transports, les voyages, grandement facilités, se sont multipliés. En règle générale, l'idée d'une escapade soulève plutôt l'enthousiasme : c'est l'occasion de laisser derrière soi les soucis du quotidien pour aller se régénérer ailleurs.

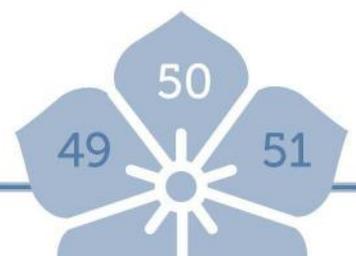
Mais, en même temps, partir confronte la personne à un état de vacance, lequel libère un sentiment de vide.

*fermer la porte
le silence
en écho*

Le lustre des cerises comporte trois mouvements. *Au bout du quai* correspond à la phase d'éloignement. « Partir, c'est mourir un peu », dit le proverbe. Effectivement, si des horizons nouveaux s'ouvrent, la démarche suppose quand même de refermer derrière soi une porte, avec tout ce qu'elle pouvait abriter de connu et de sécurisant. Le geste s'accompagne ici d'un gros pincement au cœur, voire de larmes.

Le vol est relaté avec la minutie de quelqu'un qui compte les heures, qui se trouve dans une phase de basculement, dans un entre-deux propre à provoquer le vertige. Alors la pensée vient à la rescousse, permettant de défier temps et espace : le conjoint et les enfants restés en arrière font soudain irruption, le père et la fratrie que l'on va rejoindre également : il faut bien tisser des fils d'Ariane, emportant dans son bagage une parcelle de « l'autre », pour ne pas se perdre complètement :

1. Matsuo Bashô, haïjin : 1644-1694.
2. William Blake & Co. Edit. 2008 - ISBN 978-2-84103-163-4.



*valise ouverte
entre robe et soutien-gorge
une lettre de toi*

Le haïbun permet le mouvement de la pensée entre deux temps / lieux : entre « l'ici et maintenant » et le là-bas, entre l'hier et le présent, ou l'avenir. Souvent le haïku s'immisce dans la prose pour déplacer la scène, relancer une émotion, faire ressurgir un souvenir :

*English Bay
en équilibre sur un rocher
deux inukshuks*

Le soleil ondule sur l'océan. Une larme roule sur ma joue. On pourrait croire que je me suis pris un éclat de rayon dans l'œil, mais ce sont les pierres empilées qui me rendent mélancolique. Le cairn que mon père a érigé sur la tombe de ma mère s'est encore effondré cet hiver. C'est qu'elle a tellement nié sa mort.

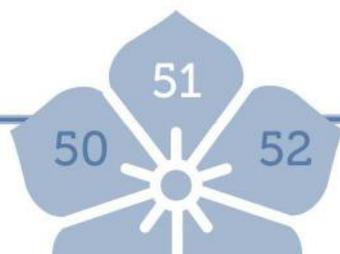
Les débuts dans une nouvelle vie sont toujours marqués par une forme d'errance pendant laquelle la personne, mue par d'étranges automatismes, est en quelque sorte « hors-cadre », présente absente à la fois, dédoublée, spectatrice d'elle-même : « *J'enfile... J'ignore... J'hésite...* », avant qu'un événement ou une vision ne la reconnectent au réel.

La seconde partie, *Le bruit délicat du marteau*, a pour cadre Vernon et sa « maison du Caetani Cultural Center ». Le choix de ce titre est intéressant car le marteau symbolise une arme de protection contre le chaos ambiant (*Je cherche un lieu calme pour me poser*). Il revêt en même temps une dimension créatrice par l'utilisation qu'en fait l'amie artiste. Ainsi, l'espoir se fait jour : la béance née de l'éloignement et de la séparation peut évoluer vers une œuvre de reconstruction portée par l'abandon des repères ordinaires, l'écriture et l'introspection, l'ouverture à d'autres possibles. On en apprend davantage sur les derniers moments de la mère et sur la densité du silence à déchiffrer.

*lever du jour
mon premier sanglot
crève le silence*

La narratrice se garde bien de tout dire, elle sème ici et là les bribes de ses souvenirs marquants. Une écriture elliptique comme celle du haïbun laisse émerger quelques fragments d'existence remontés du passé. Elle favorise la rencontre avec soi-même d'abord, avant l'ouverture aux autres et à leurs propres complexités :

Je revois dans les broussailles les buissons où me cacher pour le premier baiser.



L'écho de l'étroit chemin

Amours cachés, secrets, qui ont le goût de la transgression, surtout pour la fillette d'alors, étroitement surveillée par ses parents.

La pensée progresse beaucoup par symboles interposés – et c'est là, outre la qualité de l'écriture, tout l'art de l'auteure – qui reflètent une évolution de la personne : celui de la nature sauvage, lieu à risques où l'on s'aventure pourtant ; celui du jardin ou territoire secret auquel tout individu a droit, mais qui est aussi un lieu organisé, issu de la transformation d'un site originel. Dans cette deuxième partie s'impose également la vision récurrente du serpent, image du cycle vie-mort-renaissance chez les Amérindiens. Un travail est à l'œuvre, de manière sous-jacente, mais il faut encore vaincre ses appréhensions face au chaos généré par les bouleversements récents :

La ville me souligne que je suis ici pour écrire. Motive ma présence. Il n'y a plus de demi-tour possible.

À plusieurs reprises, Roxanne Lajoie montre comment toute émancipation s'accompagne de dangers, qui sont autant d'épreuves à surmonter sur le chemin de soi.

*clac
dans la descente
la gifle d'un bourdon*

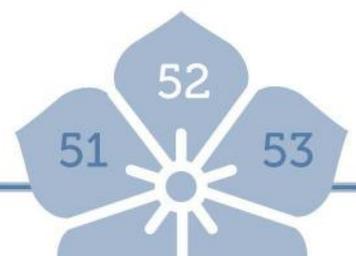
Sans doute la dernière partie, *Déchirer le silence*, marque-t-elle une victoire, ou du moins un aboutissement provisoire, un degré enfin franchi sur l'échelle de la clairvoyance et de la compréhension :

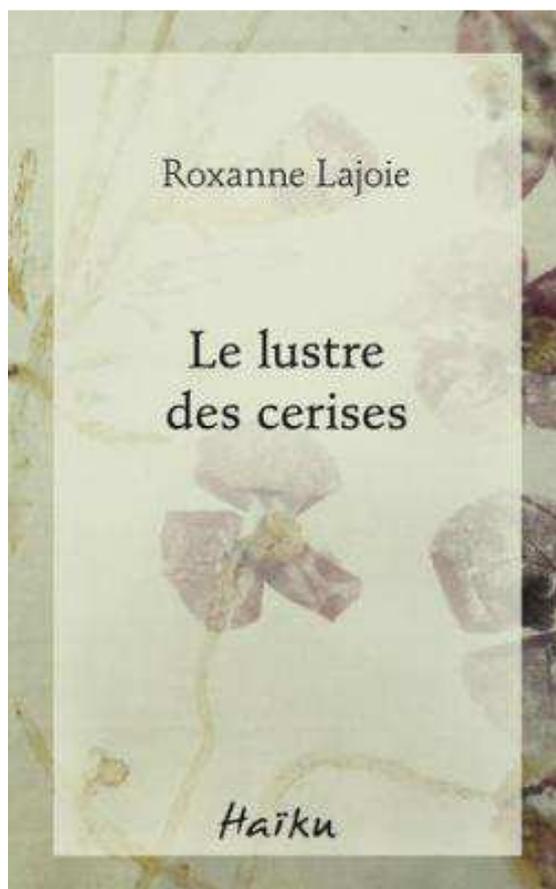
Cet après-midi, mon père, ma sœur et mon frère viennent me retrouver.

Les cerises dégustées en famille signent le renouveau, et leur lustre pourrait bien attester du savoir nouveau acquis au fil des épreuves : les silences s'interprètent, les nuages se déchirent. Finalement, la fin du séjour en Colombie-Britannique s'inscrit résolument sous le signe du changement, apporté par la connaissance, vers une harmonie nouvelle :

En guise d'au revoir, Sandrine m'offre une vidéo à regarder. Fugue de l'acrobate chorégraphe Yoann Bourgeois. Le décor est celui d'un cloître avec escalier de bois blond et trampoline. Sous la voûte, il s'abandonne au vide, rebondit avec souplesse et volupté, retombe sur ses pieds. Il se laisse choir sur une musique de Philip Glass, La deuxième métamorphose.

D. D.





Roxanne LAJOIE : *Le lustre des cerises*, haïbun. Éditions David, collection « Haïku », Québec, mai 2018. ISBN : 289597652X. Prix 14,95 \$.
Version E-book disponible : 9,90 \$.

La vieille 4L sert de remise aux prunes bleues

De Christophe Jubien

Par Monique Leroux Serres

L'auteur de ce livre, Christophe Jubien, est déjà bien connu de la communauté des haïjins francophones pour avoir par deux fois été l'auteur du recueil *Solstice* de la revue *Gong : La tasse à l'anse cassée* en 2012 et *L'année où ma mère est née au ciel*, tout récemment.

La vieille 4L sert de remise aux prunes bleues est paru en 2015.

Ce livre est le fruit d'une commande par une éditrice qui "ne faisait pas dans le haïku". Christophe Jubien eut alors l'idée d'accompagner ses haïkus d'un texte en prose. Toujours le haïku est placé à la fin du texte, comme une chute. Mais l'auteur explique que le haïku, écrit souvent en premier, primait toujours pour lui ; dans un deuxième temps seulement, souvent le soir, il rédigeait le texte en prose pour introduire, si l'on peut dire, le haïku.

La première partie du livre : *Lents nuages* est un journal de vacances, tenu au jour le jour, du 1^{er} au 31 août 2012.

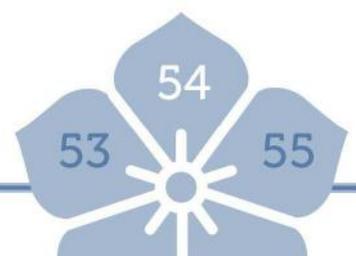
La deuxième partie, intitulée *Intermède ferroviaire*, qui narre un voyage en train, est constituée d'un court texte en prose suivi d'une suite de 24 haïkus.

Et la troisième partie : *L'été indien* reprend la forme d'un journal, moins régulier, allant du 3 septembre au 4 octobre.

L'auteur situe ses textes dans le temps par les dates et dans l'espace aussi : donnant des informations précises sur les lieux d'où il écrit (le village des parents, le lieu de travail à Chartres).

Ce qui est particulier chez Christophe Jubien, et très sympathique, et très émouvant, c'est le manque de prétention. Il écrit à ras le quotidien, sans jamais rechercher le rare, le beau, le moment d'exception. Au contraire, on est dans les choses banales de nos vies, de ces choses qu'on fait tous les jours, en « habits de semaine », en « déshabillé » : djellaba et pieds nus, voire même le pantalon tombé dans cette position pourtant commune à l'espèce mais sur laquelle personne ne juge bon d'épiloguer.

La langue prend aussi parfois des allures familières, et elle a parfaitement sa raison d'être stylistique dans cette poésie du quotidien.



L'écho de l'étroit chemin

La langue prend aussi parfois des allures familières, et elle a parfaitement sa raison d'être stylistique dans cette poésie du quotidien.

Le narrateur ne se met pas en scène pour lui-même; comme un Prévert, un Doisneau, il nous fait accéder à quelque chose d'universellement partagé : l'étendage de la lessive familiale, la partie de foot avec les enfants, la découverte des premières traces de vieillissement chez nos parents... Lisons par exemple le 8 août :

Il ne dérange personne, en conséquence de quoi la guêpe laisse en paix l'homme tranquille, équeutant ses haricots dans l'arrière-cuisine, sur une table recouverte d'une vieille toile lacérée, parmi les choses laissées là : une pierre à aiguiser, un paquet de farine de lin déshuilée, deux étuis à couteaux en cuir de vache, une pile de vieux journaux, une ampoule morte, une bouteille à demi-pleine tournant lentement au vinaigre. La porte est ouverte sur le potager : haricots verts, céleris en branche, tomates cœur-de-bœuf et poireaux. Passant au-dessus de la maison, une buse variable a jeté trois cris plaintifs : il y a dans sa journée quelque chose qui ne va pas

*Bruine d'été
les bottes de mon père
sans mon père*

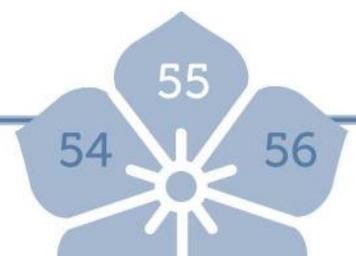
Touchant aussi dans son univers la tendresse infinie pour les siens, pour l'épouse, le 6 août :

Ce matin, c'est l'été. Tout y conjure : lumière, chaleur, azur parfait, ta robe légère. Avant de quitter la maison, tu me demandes ce que je pense de ton petit gilet blanc – le petit noir ne serait-il pas mieux avec la robe ? - et sans attendre ma réponse, heureuse tu souris...

pour les enfants, le 9 août :

Ils jouent à courir, ils jouent à hurler, ils jouent à rugir, à cacarder, à caqueter, à miauler, ils jouent à glousser, à hennir, ils jouent à barir, ils jouent à hululer, ils jouent à pépier, ils jouent à ruer, à nager, ils jouent à plonger, ils jouent à la loutre, au zèbre, au rhino, ils ont des ailes, des crocs, des griffes. Pendant que leurs parents chaussent leurs lunettes pour mieux déchiffrer ce qu'il y a d'écrit sur les panneaux explicatifs, ils singent les singes, les gosses qu'on a traînés, par ce joli dimanche d'août, au triste parc zoologique.

*Sur la butte
de terre rapportée
l'isard miteux*



L'écho de l'étroit chemin

Tendresse et regards aussi à tous les autres vivants : les voisins, les passants, les insectes, le chien... le 3 août :

Une petite mouche chante à ma fenêtre, et les nuages sont les mêmes que tout à l'heure. Sur le boulevard, un scooter bleu emmène un couple à la piscine. Chaleur écrasante ; l'épicier baille en pesant quatre pêches pour la jeune femme dont le vent chaud soulève un coin de jupe. Dans un jardin

*Le vieux jardinier
en bleu de travail
comme ses myosotis*

L'autre qualité de Christophe Jubien, c'est son humour, presque partout présent, ce qui est rare et si difficile à réussir. Son humour, souvent appliqué à son propre endroit, est très efficace parce que nous reconnaissons à travers ses petites confessions nos propres travers. Il y a du Rabelais et du Issa dans l'air.

Le 24 septembre :

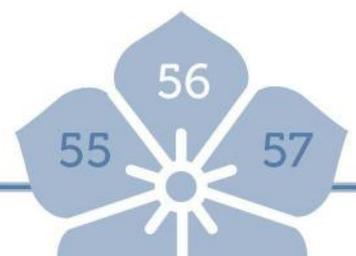
De Cioran, les Syllogismes de l'Amertume. De loin en loin j'en picore un, sans grande conviction : il y a beau temps que le nihilisme m'a quitté, mon insouciance enfantine lui foutait le bourdon (moi les bourdons, je les aime bien, ils ont un bruit de moteur très agréable autour des roses trémières, et quand ils mettent un grand coup d'accélérateur, qu'ils vont se perdre tout là-haut dans l'azur profond, je suis au comble de la joie).

Et puis au fil des jours et des pages du recueil, se dessine en creux le portrait d'un poète.

Avec ses références littéraires d'abord comme René Char, André Dhôtel, « le plus chinois des romanciers français », Jean Follain, le « poète à pied », qui écrit un jour : « Tout est courrier d'une impossible aurore » et Issa au sujet duquel Christophe Jubien écrit : « ... Dans un monde sans pet de cheval, les lucioles brilleraient en vain, Issa n'aurait jamais écrit, et j'aurais donc un frère en moins à qui parler en ce jour sombre d'automne ».

L'auteur livre en quelques lignes l'histoire de sa "vocation" :

Mon père ne jurant que par le vécu traquait partout l'imaginaire, et plus tard, c'est par un long soupir qu'il accueillit ma première plaquette de poèmes : mon mal avait empiré. Aujourd'hui, pour faire des phrases, je me cache dans la cuisine ou aux toilettes, voire j'écris en marchant dans les rues, ou adossé à un mur, un arbre, un lampadaire [...] je ne vis que de choses légères, vite envolées.



Il écrit ailleurs : *...voilà le papillon qui nous revient par la voie des airs : léger, insignifiant, terriblement nécessaire. Comme la poésie...* (passage suivi de 12 haïkus sur les papillons).

Le poète est le siège d'une lutte entre besoin de liberté pour la création et obligations professionnelles et familiales. Il doit trouver dans les journées qui passent quelques moments de solitude pour écrire :

Après la douche, je vais étendre la lessive sur le balcon, l'air y est doux, perché sur une antenne un étourneau s'égosille, je prends mon carnet pour raconter cela qui m'enchanté sans raison : le grelot de l'épicerie du coin, deux portières qui claquent, un gamin tancé par son père. La bille de mon stylo mord dans la feuille de papier comme la proue du navire dans l'écume de la mer, nous pourrions voyager de la sorte jusqu'à la fin des temps, mais la sonnerie du four me prévient que la quiche au fromage demande à sortir ! Dans la cuisine où je me précipite, je fais la rencontre du siècle

*Prisonnier
des poils du balai
un grain de riz*

Car Christophe Jubien est un poète et ce depuis l'enfance : *...le bourdon malade que tout gamin j'avais guéri en le couvrant de pétales de roses.*

Il écrit à un autre moment : *Une fraîcheur d'âme, c'est exactement cela que j'attends d'une vie en poésie, et pour s'en rapprocher, rien de tel qu'un bon bain de vent et de poussière sur les chemins de mon pays.*

Par la poésie, il cherche à comprendre quelque chose au monde :

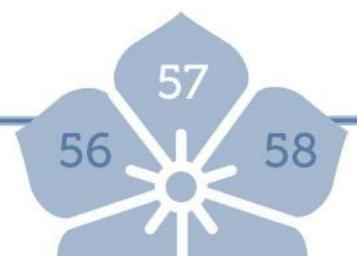
En cette fin de matinée, le ciel est d'un bleu mille fois vu, jamais compris, et c'est à la plus modeste créature qui soit, toute tremblante sur le bord du chemin, que je mendie mon salut

*Appelé à la vie
quoique sans nom
l'humble brin d'herbe*

Christophe Jubien écrit aussi de la poésie libre, qu'on peut lire dans les revues *Décharge, Traces, et Cairns...* et dans des recueils récents parus aux Éditions Henry : *La tristesse du Monde* et *Coups de balai autour d'une pâquerette* (à paraître).

De son métier, il est animateur à Radio Grand Ciel (Chartres), où il présente une émission mensuelle consacrée au haïku, « la pierre à encre », et une autre bimensuelle consacrée à la poésie contemporaine, « La Route inconnue ». C'est une initiative assez rare pour être saluée !

Monique LEROUX-SERRES





Christophe JUBIEN : *La vieille 4L sert de remise aux prunes bleues.*
Éditions Gros Textes, 2015. Prix : 8,00 €.
ISBN 978-2-35082-280-8.

La vie de l'AFAH

Nos adhérent.es ont du talent

Publications

Au bord de mon chapeau d'été, haïkus de Grace Keiko. Édition bilingue franco-japonais. Adapté en français par Monique Leroux Serres.

Ce recueil léger et grave à la fois, ponctué de départs et de retrouvailles, est rythmé par les saisons : l'été de l'insouciance et des rencontres éphémères – *Depuis l'autre rive / je lui rends son salut / L'été est fini* ; l'automne et son lourd sentiment de solitude : *N'ayant personne / avec qui parler / je croque une pomme* ; l'hiver silencieux, parfois fantasmagorique : *Étang gelé / Sous la glace vont et viennent / les herbes du fond* ; la nouvelle année, riche de promesses : *Deuxième jour de l'an / J'achète une baguette fraîche / et odorante* ; le printemps, peuplé d'attentes de toute nature : *Branche de lilas / Est-ce du visiteur d'hier / ce cadeau laissé ?*

Un beau recueil d'émotions ténues parsemées de sourires, au style personnel et sobre, rehaussé des illustrations végétales de Chloé Latouche.

D. D.

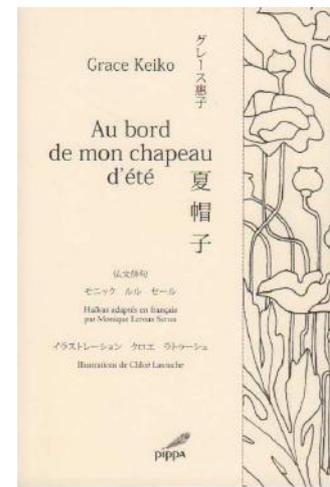
Le pain surprise, d'Éléonore Nickolay, haïkus,

Une petite friandise que ce "pain surprise" d'Éléonore Nickolay, fleurant bon la tarte aux pommes, l'huître potagère ou la noix de muscade... Tous les instants de la vie passent à un moment ou à un autre par la cuisine, les bons, les moins doux, les surprenants :

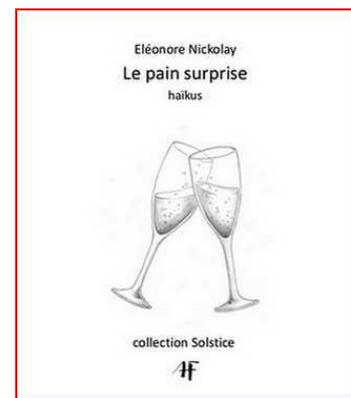
tarte aux pommes / maman parfumée / à la cannelle // dispute – / l'amertume / du thé // échoué / dans mon assiette / le steak de baleine

L'air de rien, au fil des pages, au rythme des ans, des rencontres et des saveurs qui défilent, l'auteure convie les lecteurs et lectrices à partager ses joies et ses peines, ses espoirs et ses désillusions, ses interrogations et ses inquiétudes, les occasions festives et les deuils : *dix-huit ans / souffler les bougies tous les ans / devant sa tombe*
Le pain surprise regorge aussi de coups d'œil complices et de traits d'humour : *fête des mères / au petit déjeuner / un robot cuiseur // lune de miel / couper en deux / le premier melon*. Éléonore Nickolay nous régale du début à la fin.

D. D.



GRACE Keiko : *Au bord de mon chapeau d'été*. Éd. franco-japonaise, adapt. français : M. Leroux Serres. Pippa, 2018. ISBN : 978-2-37679-004-4. Prix : 15 €.



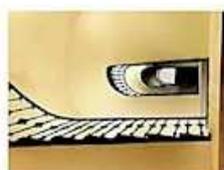
Éléonore NICKOLAY : *Le pain surprise*, haïkus, ill. Louise Gouthéraud. AFH, juillet 2018. ISBN : 979-10-93318-10-3. Prix : 8,00 €.

Haïbun et tanka-prose

Coédition Tanka francophone/AFAH



Collectif
tanka-prose
et haïbun



Sous la direction de
Danièle Duteil et Patrick Simon

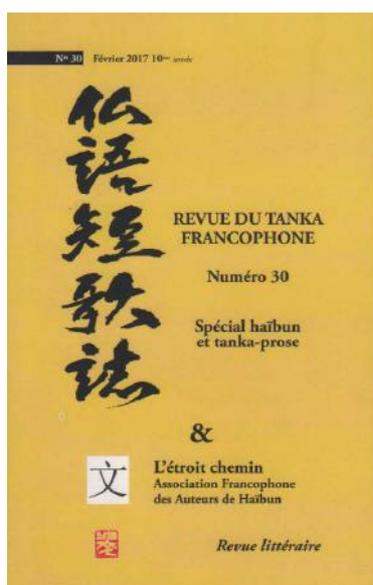
Collectif haïbun et tanka-prose

sous la direction de Danièle Duteil et Patrick Simon. Éditions du Tanka francophone, février 2018. ISBN : 978-2-923829-30. Prix : 12,00 €.

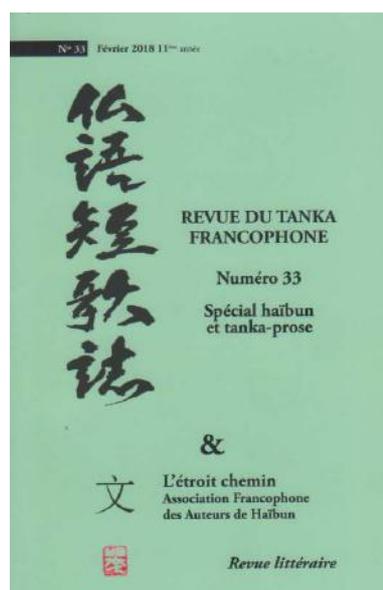
Commande : echo.afah@yahoo.fr

Revue du Tanka francophone
&

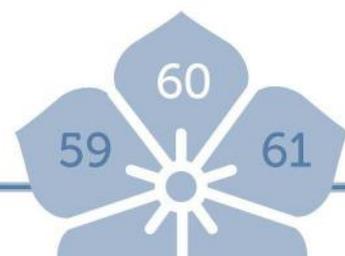
L'étroit chemin,
Association Francophone des Auteurs de
Haïbun : AFAH



RTF n° 30, février 2017



RTF n° 33, février 2018





Appel à textes

- Appel à haïbun pour *L'écho de l'étroit chemin* : voir p. 29.
- Concours international de tanka franco-japonais 2018

Date limite : 30 août.

Un seul tanka à poster sur cette adresse uniquement (ne pas l'envoyer par courriel car il ne sera pas pris en compte) :

https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSdjX_3DsWEU2bqEj1L3p4nwt9AzhxLGKNJca2v8UFG_f_eSQg/viewform

Remplir toutes les rubriques. Pour le tanka : écrire sur cinq lignes et sans barre / entre les vers.

- Concours de haïbun et tanka-prose

Revue du tanka francophone et *L'écho de l'étroit chemin* (AFAH) : numéro commun de février 2019 :

Suite à un accord, les deux revues ont institué une convention qui permettra de publier les textes sélectionnés, en février prochain dans un numéro commun.

Thème : LA FUGUE

Date limite d'envoi des textes : 15 octobre 2018

Longueur maximum des textes : 4 pages au format A5 (15 cm x 21 cm), Garamond 12.

Envoi des tanka-prose à : editions.tanka@gmail.com et les haïbun à : echo.afah@yahoo.fr

Les textes sélectionnés par le jury commun seront publiés dans *La revue du tanka francophone* de février, numéro « Spécial haïbun et tanka-prose », en partenariat RTF/AFAH.

Rencontre amicale AFAH : écriture haïbun/haïku

- Week-end du 15-17 mars 2019, dans le Loiret, au Moulin de Mousseau, à Montbouy. Gare SNCF à Nogent-sur-Vernisson, à moins de dix minutes.

Tarif : environ 140 €, pension comprise.

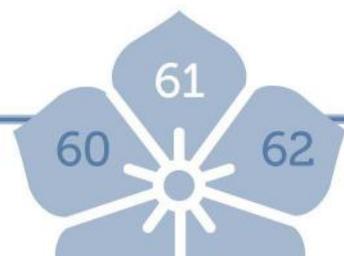
Inscription : avant le 1^{er} octobre.

Versement des arrhes : 50 € au trésorier avant le 15 octobre, par chèque libellé à l'ordre de l'AFAH. Adresse d'envoi : Germain Rehlinger – 5 rue des pinsons – 68420 Eguisheim.

Autres versements : 50 € le 15 février. Solde le 15 mars.

Renseignements : echo.afah@yahoo.fr

L'assemblée générale de l'AFAH se déroulera au cours de ce week-end.



BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____

PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

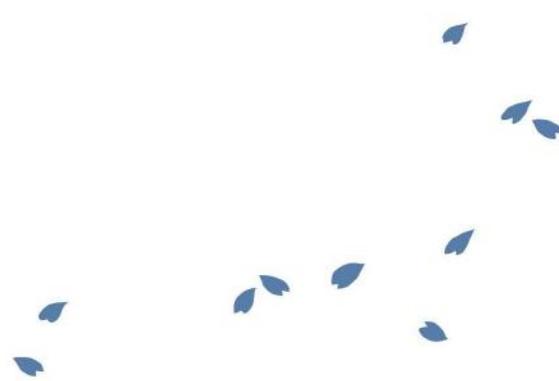
TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISSHEIM – France

Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du site AFAH :

<https://association-francophone-haibun.com/>



Copyrights des visuels :



Jacqueline Badaire, photographies : Couv. 1, 2, Pp. 1 / 2 / 18 / 22 / 26 / 28 / 32 / 46.

Brigitte Briatte, aquarelles et encres : Pp. 4 / 8 / 16 / 20

Responsable de publication : Danièle Duteil

Choix des visuels : Danièle Duteil

Conception graphique : Meriem Fresson

Mise en page : M. & D. Duteil

